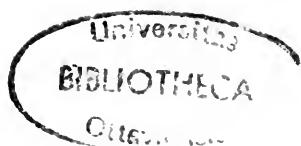
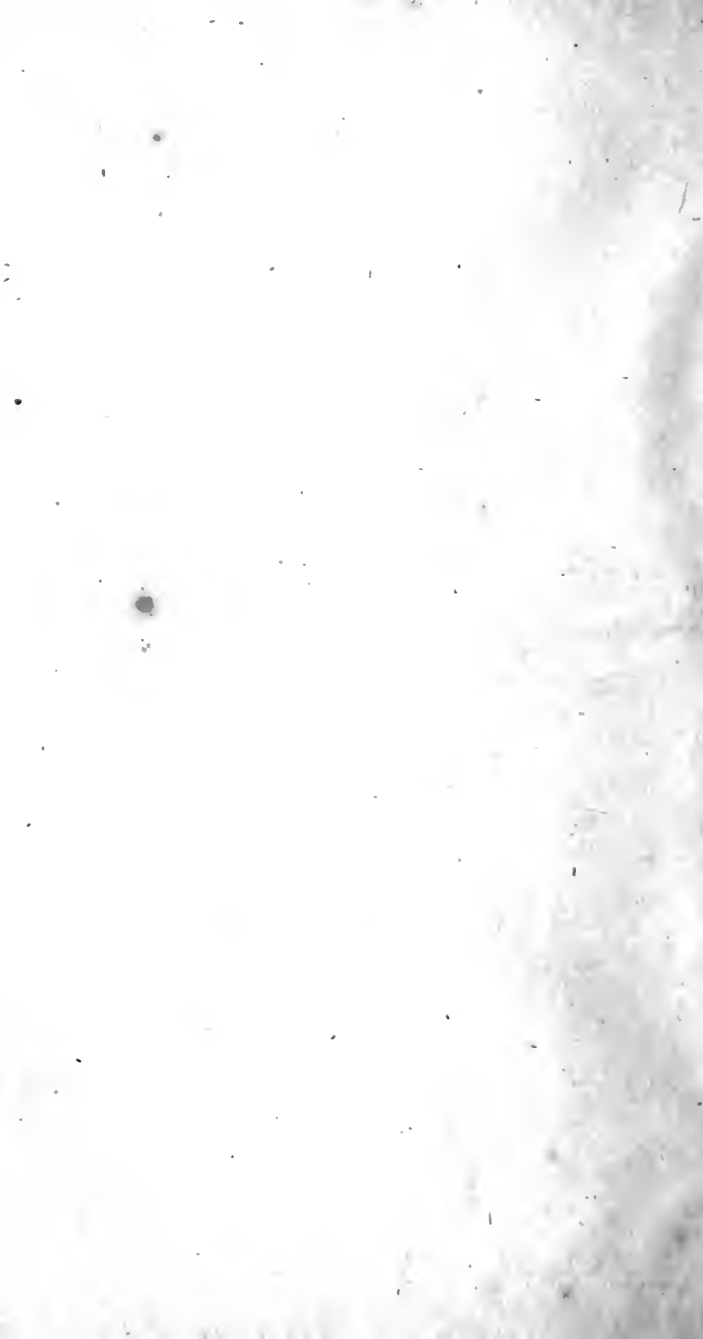


JAN 23 1970



CE

~~X~~
Coll. spec.









LETTRES

D'UN

CITOYEN

DE GENEVE.



A COLOGNE,

Et se trouve à Paris,

Au Cabinet Littéraire, Pont Notre-Dame,
près la Pompe, Magasin de GRANGE
& DUFOUR.

M. DCC. LXIII.

PQ

1947

.A1L48

1763

Cell. spec.



LETTRES

D'UN

CITOYEN

DE GENEVE.

LETTRE PREMIERE.

GEORGE THOMAS à CLIFORT.



Le bon tems, mon neveu !
l'heureux siècle, où l'on
voit des animaux à tête
creusée, à langue dorée, grimpés sur
le théâtre du monde, amuser les
spectateurs de leur gentille extrava-
gance ; où l'on voit une nouvelle
espece de petits Etres assez plaisans,
écrasés sous le manteau de la Philo-

sophie, tenir la plume d'une main, de l'autre une marote. Que j'aurais de regrets d'être né plutôt ou plus tard, & que le tems où nous vivons est précieux pour les rieurs! Je te vois froncer les sourcils, & ta noble impatience me donne au diable avec mon préliminaire : un moment mon neveu, je m'explique ; c'est précisément de toi que je parle.

Je vais répondre maintenant à ta bizarre lettre. . . hé bien, mon pauvre Diogène, le génie mâle & vigoureux qui tonne dans tes écrits, cette tête, cet athlas de la Philosophie s'est donc brisée comme la tête d'un sot contre l'écueil de l'amour?., La belle chute ! le grand Philosophe ! . . . quel est donc cet enchaînement de circonstances que tu prétends inévitable, & qui creusa par degrés l'abîme où je te vois descendu ? Quoi, tu n'as pû te défendre

de séduire une Fille honnête & de l'abandonner indignement ? Tu n'as pû te défendre d'épouser une... je ne fais qui... sage si tu le veux, mais sans fortune , sans naissance. Tu n'as pû te défendre de les deshonorner elles & leurs enfans ? Voilà une influence bien sinistre , bien extraordinaire ; mais M. l'Orateur, le maraud qui expire sur la roue avoit aussi son étoile , & l'enchaînement des circonstances entraîne tous les jours au gibet.

Vous autres Philosophes , vous avez des privilèges qui n'appartiennent qu'à vous ; tous les crimes vous sont permis , pourvu que vous parliez sans cesse de vertu... Où est donc cette vertu que je ne comprends pas ? Que t'a-t-elle fait faire ? Des sottises ! où t'a-t-elle conduit ? A Paris ! bel asile pour la vertu ! que feras-tu à Paris, des livres ? Bon

métier ; de la musique, belle ressource ? Tu élèveras des enfans ? Excellent Précepteur ; eh malheureux ! toi qui parles sans cesse de la nature , tu en as abjuré les bienfaits ; cette nature t'a donnée des bras , t'a fait naître dans le berceau de l'industrie , reviens dans ta Patrie ; nos ateliers te sont ouverts, ils t'invitent au travail , fais des ressorts de montre , & non-pas des sophismes, un tournebroche & non-pas un roman ; viens partager avec moi le fruit de mes travaux , & préparer des secours à la vieilleffe de ton Pere... A propos de ton Pere , il est inexorable , inflexible ; ton mariage est cassé sans ressource ; ta triste veuve pleure , m'attendrit & m'ennuye. D'abord après ton départ elle accourut échevelée chez moi : je lui fis donner quelque argent , à condition que je ne la verais plus :

elle est revenue , je lui ai donné le double ; cette Femme me ruinera en visites : je n'aime pas les gens qui pleurent ; j'aime à rire moi.

J'ai trouvé dans tes papiers des feuilles éparfes d'un roman ébauché ; si tu le destines à l'impression, avertis-moi : tandis qu'il est entre mes mains je le brûle ; mandes-moi cependant ce qui a pû donner lieu à ce bizarre amas de génie & d'inconséquence : je soupçonne cette Julie d'être la même à qui tu fis autrefois un petit héritier : si cela est , gardes-toi de divulguer une histoire aussi scandaleuse ; tu peux la confier à ma discrétion , dis-moi comment tu as séduit cette infortunée ? Pourquoi tu l'as abandonnée ? Par quel caprice étrange tu en as épousé une autre ? Je ne fais pourquoi tout cela m'intéresse ; mais j'attens ta réponse avec impatience.

Adieu....

A iv

Ne voilà-t-il pas... non Dieu-
 merci : j'ai cru voir entrer ta veuve
 désolée , & ce n'est que ma triste
 Sœur... je vais parler pour toi.

L E T T R E I I.

CLIFORT à GEORGE THOMAS.

O Homme ! qui êtes vous pour
 interroger Clifort ? Pour son-
 der un cœur tel que le mien ? Vous
 a-t-il dispensé sa sublime intelli-
 gence ? Et comptez-vous peser votre
 neveu au poids des hommes vul-
 gaires ?

Vos ateliers sont ouverts, dites-
 vous , & la lime à la main vous
 me rappelez à Genève.... Mon
 oncle , écoutez-moi : l'héritage de
 vos peres , le champ qui fournit
 à votre subsistance languit-il sans
 culture ? Je vole auprès de vous ,

& d'un bras vigoureux je tire du sein de la terre les trésors qu'elle vous réserve ; mais que vil instrument du luxe je porte au riche oisif le tribut de mes laborieuses mains ; c'est ce qui répugne à la liberté de l'homme ; c'est à la fois l'opprobre du Riche & de l'Artiste : peu d'hommes sont nés pour penser , & notre unique emploi est de faire penser les autres : songez en un mot , mon Oncle que pour une tête seule le Ciel fit des millions de bras ; je n'ai qu'en dépôt cette tête , & j'en dois compte à l'aveugle univers ; telle est l'influence qui me domine ; je pense , j'écris , & j'écrirai.

Vous avez lu le manuscrit informe de ma Julie , je le destine à l'impression après y avoir fait quelques changemens que je médite & qui dépendront des circonstances où je suis à la veille de me trouver ; si

vous le goûtez , je l'abandonne au feu ; mon dessein n'est pas d'être applaudi : quant à l'Héroïne c'est cette même Julie que j'ai perdu... je vais en esquisser l'histoire en peu de mots.

Des circonstances que vous connaissez, je dirais volontiers l'instinct, porta mes premiers vœux à la jeune Julie, nièce du fameux Crommberg, votre héros & le mien : elle était aimée de Mont-Clar, qui en avait fait la demande à sa mere : ce rival fut un aiguillon de plus ; Julie m'en parut plus piquante : je m'annonçai à la mere à titre de concurrent : j'avais quelques avantages dans le cœur de Julie ; ils passèrent bientôt dans le cœur d'une mere qui l'idolâtrait : je fus préféré ; mon amour s'accrût : celui de Julie parut l'embellir encore , & sans entrer dans le détail d'un bonheur trop

peu goûté, je dirai seulement que le soleil pendant trois mois ne termina jamais sa carrière sans avoir éclairé nos plaisirs innocens : mon oncle , que l'innocence en amour est un fardeau pénible ! que les larcins que l'on fait au devoir ont d'appas dans un tête-à-tête qui ne doit durer qu'un instant ! si cet instant n'est tout entier à l'amour , il murmure ; l'amant gronde ; l'amante appaise : il est des rivaux redoutables : il est des craintes qu'il faut détruire. Le moyen en est si facile , si séduisant ; les maximes d'amour sont si différentes des autres , son point d'honneur si dangereux ! hélas , mon oncle , le cœur soupire , la bouche presse , la nature s'ébranle , la perfide confiance fait le reste ; un jour.. hélas ! qui pût donner à l'homme la faculté funeste d'empoisonner lui-même son bonheur... Julie en

était yvre encore... à peine dégagé
 de la douce étreinte de ses bras
 amoureux , un bruit myftérieux
 que j'entendis à la porte me gla-
 ça d'un fubit effroi..... Mont-
 Clar refusé ne s'était point rebuté ;
 fes visites étaient fréquentes : je les
 comptais avec inquiétude , & les
 plaintes éternelles dont je fatiguais
 une amante fenfible , avaient fans
 doute accéléré l'inftant de mon
 triomphe. A ce bruit imprévu Mont-
 Clar fe peint de traits hideux à
 mes regards jaloux : je me levé avec
 émotion , je cours , j'ouvre ; c'était
 Mont-Clar, le détefté Mont-Clar !...
 qui pouvait l'amener ? La mere de
 Julie avait rejetté fa demande : la feule
 Julie l'attirait donc encore ! pour-
 quoi cet air myftéricux ? L'heure était
 indue , le lieux fecret ; il connaif-
 fait donc ce même lieu ? Je ne puis
 vous dire tout ce qui me vint à l'idée ;

les faveurs même ; ces caresses précieuses que m'avait prodiguées mon Amante , s'éleverent contre elle : j'eus l'indignité de penser qu'aussi faible peut-être... ah ! j'en rougis encore... je ne pus articuler un son... un regard lancé par la haine exprime mes adieux , mon mépris & mon injustice ; je fors... j'étais injuste : hé bien , croiriez-vous que trois mois suffirent à peine pour me le faire soupçonner : ce ne fut qu'après trois mois de larmes , de fureurs , de projets insensés , que rentré dans moi-même , j'imaginai enfin que j'avais pû m'abuser , que Mont-Clar & Julie n'étaient peut-être point d'intelligence : cette idée me rendit plus tranquille ; mais non sans jalousie , & déterminé à m'en assurer pour jamais l'objet , je vole chez la mère de Julie , je lui demande sa fille... *mon fils* , me dit-

elle d'une voix mal assurée , *Julie n'est plus en ma puissance , le Ciel en a disposé*. Je crus avoir entendu l'odieux nom de Mont-Clar : je la crus dans les bras de ce rival abhorré ; je m'arrachai à ce séjour funeste , & cherchant s'il eût été possible à mettre l'univers entre la perfide & moi ; j'allai m'ensevelir dans la maison paternelle.

Dès cet instant , mon oncle , mon être s'anéantit : ne me demandez point compte du reste de ma vie ; les facultés de mon ame trop longtemps suspendues sont l'excuse de mes écarts ; égaré , furieux , portant au fond de mon cœur une image terrible , je crus l'en effacer en y substituant une idole étrangère : la triste Lucile fut la victime préférée ; je la traînai à l'Autel ; je l'arrachai tremblante des bras de son pere ; je bravai l'autorité du

mien ; je dédaignai vos conseils ;
je fus ingrat , dénaturé , parjure ,
forcené... j'avais perdu Julie ; le
Ciel me pardonnait sans doute.

Quelques jours s'écoulerent : à
peine avais-je interrogé mon cœur
sur le vrai sentiment qu'il donnait
à Lucile , lorsque je reçus le billet
que je vous confie , rendez-le-moi ,
mon oncle ; les larmes dont je l'ai
mouillé tant de fois ne sont pas
encore épuisées.

BILLET de JULIE à CLIFORT.

» J'épargne à Clifort un repro-
» che inutile ; s'il osa soupçonner
» ma vertu , que le ciel juge entre
» lui & moi ; un cœur tel que le
» mien ne se justifie pas. L'instant
» où Clifort fut injuste était déjà
» loin de moi ; déjà mon ame épu-
» rée par la retraite offrait à l'Eter-
» nel jusques au sacrifice du sou-

» venir , lorsque son bras appésanti
 » sur moi repoussa mon offrande :
 » la victime que l'homme a souil-
 » lée n'est point admise dans son
 » Temple ; il m'en bannit avec op-
 » probre , m'entendez - vous Cli-
 » fort ? ... La faiblesse prépara le
 » crime , la fécondité a mis le sceau
 » à l'infortune. »

Je compris enfin le sens de ces
 tristes paroles de la mere : *le Ciel*
en a disposé ... je compris qu'elle
 s'était jetée dans un cloître ... ah
 Dieux ! Julie innocente ! Julie bien-
 tôt mere , & moi dans les bras
 d'une autre ! moi lié par des nœuds
 que je croyais alors indissolubles ;
 ce sont de ces horreurs qui m'étoient
 réservées Après avoir parcouru ,
 enfanté , détruit mille projets ridi-
 cules , mille expédients insensés , je
 revins au plus innocent , celui de la
 vérité : je la présentai à Julie dans son
 horrible

horrible jour , & la cachant scrupuleusement à Lucile , je condamnai les restes de ma vie aux remords qui me déchirent , aux larmes dont je mouille encore ces tristes caracteres & vous me haïriez , mon oncle ? Vous , le plus généreux des hommes , vous n'aimeriez pas le plus infortuné ?... Ah ! si votre cœur est d'airain , lisez les deux Lettres que je joins à celle-ci , vous vous attendrirez.

LETTRE de JULIE à CLIFORT.

» Le nom de Julie se retrace-t-il
 » encore à votre pensée ? S'il vous
 » en souvient , je vous plains , Cli-
 » fort , vos remords sont affreux
 » sans doute. J'apprens que votre
 » épouse réprouvée par les Loix ,
 » chassée de votre lit , de ce lit où
 » jadis mais mon dessein n'est
 » pas de vous faire rougir : je me

» ferais encore après quinze ans de
 » pleurs. Si j'étais la seule victime
 » que je pusse offrir à l'Eternel : mais
 » Clifort je suis mere , & la nature
 » gémissante l'emporte sur l'amante
 » offensée : ce n'est point une amante
 » trahie , c'est votre fils qui parle
 » par ma voix : c'est ainsi qu'il s'ex-
 » prime.

» O vous , qu'une heureuse mere
 » porta sans rougir dans son flanc ,
 » vous qui fites la joye d'un pere qui
 » vous conçut dans l'innocence ,
 » lorsque vous reçûtes du Ciel l'exis-
 » tence & le jour , n'en reçûtes-vous
 » qu'un funeste présent ? Ou ce qui
 » fut un bienfait pour vous , dût-il
 » m'être un opprobre ? Non , mon
 » pere , le Ciel serait injuste , & c'est
 » à l'homme seul qu'il appartient de
 » l'être.

» Triste enfant de la faiblesse , je
 » fus conçu par le crime : je fus ar-

» rosé en naissant des larmes de ma
 » mere : depuis la rougeur de son
 » front précéda toujours la tendresse
 » de ses regards : la honte prit avec
 » moi sa place dans mon berceau :
 » mes yeux à peine entr'ouvers cher-
 » cherent les yeux de mon pere & ne
 » les rencontrèrent pas : mes bras
 » agissans à peine , chercherent la
 » jouë de mon pere & ne la trouve-
 » rent pas. Jamais la main paternelle
 » ne carressa mon front innocent :
 » mon nom mal assuré ne frappa
 » jamais mon oreille sans porter
 » dans mon cœur l'amertume &
 » l'effroi... Mon pere ! mon pere !
 » étoit-ce là le vœu de la nature ?

Mon oncle , il faut opter entre
 Julie & Lucile : je jurais à l'une
 qu'elle serait mon épouse ; l'autre la
 fut effectivement. Deux femmes
 également à plaindre réclament mes
 sermens. Deux enfans infortunés

tendent vers moi leurs bras : la nature multiplie ses plaintes ; le sang murmure , & l'égalité du devoir se mêle à l'embarras du choix. Sur la Lettre de Julie , vous vous décidez pour elle : lisez celle de Lucile , & conseillez-moi si vous l'osez vous savez qu'avant que mon pere se doutât même qu'elle fût mon épouse , j'eus une fille d'elle.

LETTRE de LUCILE à CLIFORT.

» Si cette sympathie des cœurs
 » que vous me ventiez autrefois n'é-
 » toit pas aussi chimérique que les
 » sermens de l'homme sont vains ,
 » vos sens seroient glacés à l'instant
 » où j'écris ; dans cet instant Cli-
 » fort , du faite de nos murs , incli-
 » née sur le lac , tenant d'une main
 » forcénée votre fille malheureuse ,
 » je mesurais de l'œil la profondeur
 » de l'abîme : déjà mon ame élançée

» avoit prévenu ma chute, lorsque
 » fixant un œil égaré sur cette jeune
 » innocente . . . Vous l'avez ordon-
 » né ce sacrifice affreux ; je n'ai pas
 » eu la force de le consommer.
 » C'en est donc fait, Clifort, ce
 » prestige flatteur, ce bonheur fan-
 » tastique que j'avois mis en vous,
 » ma gloire, mes plaisirs, ma joye,
 » mon existence, tout est anéanti
 » pour moi : des hommes sacrilèges
 » ont effacé d'une main impunie nos
 » sermens écrits dans les Cieux.
 » L'Arrêt d'un Sénat pervers a pré-
 » valu sur les décrets de l'Eternel ;
 » l'épouse de Clifort pour dot &
 » pour douaire n'emporte du lit de
 » son époux que le mépris de l'hom-
 » me ou son insolente pitié. La fille
 » de Clifort, confondue avec ces
 » victimes innocentes de la débau-
 » che ou de la séduction, n'aura de
 » lui pour héritage que l'opprobre

» & l'infamie. Vos parens avides ,
 » vos indignes parens , ont pû vous
 » faire cet outrage ? Les Loix ont
 » osé l'avouer ? Les Dieux ont don-
 » né ce pouvoir aux hommes , &
 » vous n'avez pas confondu & les
 » Loix & le sang & les hommes?...
 » Mais que faites-vous homme fai-
 » ble ? Rendez-moi compte de vos
 » instans , vous qui empoisonnâtes
 » les miens : vous pleurez. Eh qu'im-
 » porte à mon honneur le faible tri-
 » but de vos larmes ! Qu'importent
 » à votre fille des regrets superflus
 » & des vœux impuissans ? Je vais
 » vous interroger , répondez-moi.

» Lorsqu'épris de mes faibles ap-
 » pas , vous embrassâtes les genoux
 » de mon pere , lorsque tournant un
 » fer homicide vers votre sein , vous
 » attestâtes l'honneur qu'un refus
 » vous coûteroit la vie ; si dans ces
 » instans d'effroi où mon ame vola

» au-devant de la vôtre , amante
 » tiède & timide , je vous eusse op-
 » posé des craintes à venir , l'indigna-
 » tion de votre pere , le crédit que
 » l'estime public déferé à votre famil-
 » le , qu'eussiez-vous dit ? Qu'eussiez-
 » vous fait ? Nous étions libres enco-
 » re ; un refus vous affligeait , mais il
 » ne vous deshonorait pas. Que fit
 » mon pere ? Imprudent vieillard ,
 » il fut votre complice ; il crut pré-
 » venir des excès , vous arracher au
 » crime , & vous y conduisit le flam-
 » beau à la main ; il vous livra sa
 » fille , son espoir , le soutien , la
 » consolation de sa vieillesse
 » Qu'avez-vous fait du dépôt qu'il
 » vous a confié ? Que fis-je moi-
 » même alors ? Je volai dans vos
 » bras ; je prévins & reçus vos ser-
 » mens. Vivez Clifort , m'écriai-je ,
 » nous nous préparons bien des
 » pleurs : mais vivez. Aujourd'hui

» on vous ravit cette même épouse :
 » on porte le désespoir dans le sein
 » de ce pere qui craignit autrefois
 » de le porter dans le vôtre : on flé-
 » trit votre fille ; on avilit tout ce
 » qui vous est cher , & vous pleurez.
 » Vous fuyez , & par votre fuite
 » vous aggravez encore la tache im-
 » primée sur mon front. Ce qui est
 » arrivé , je le prévis alors ; mais j'o-
 » fais tout pour vous : vous n'osez
 » rien pour moi ; c'est ce qu'il m'eût
 » été affreux de prévoir.

» Gardez-vous de penser que fille
 » de discorde , ou serpent de ven-
 » gence , je prétende porter dans
 » votre famille le fer ou l'incendie.
 » Il faut céder aux Loix , les respec-
 » ter peut-être : mais quelles Loix
 » ont défendu à l'enfant des Dieux
 » de secouer le joug dont on l'accab-
 » ble ? Quelles Loix nous ont assigné
 » une patrie ? Nés libres , habitans
 de

» de l'univers, tout climat où regnent
 » l'honneur & la paix nous offre un
 » asile.

» En nous unissant par des nœuds
 » indissolubles , qu'avons-nous pré-
 » tendu ? Vils atomes rassemblés au
 » hazard , avons-nous borné notre
 » gloire à concourir à l'ensemble ,
 » à l'harmonie de l'univers ? Machi-
 » nes destinées à intimider nos pa-
 » reils par l'exemple , notre destin
 » étoit-il de servir d'épouvantail aux
 » Loix ? Non , Clifort , non , le Ciel
 » n'avilit pas jusques-là ses enfans ,
 » & la sage nature nous prépara un
 » destin plus noble : elle assortit nos
 » ames , échauffa dans notre sein
 » nos premières ardeurs. La fécon-
 » dité mit le comble à ses bienfaits ,
 » & le gage de notre amour est un
 » lien sacré que la main de l'homme
 » ne peut briser.

» Ne confondons pas dans notre

» accablement l'ordre de la société
 » & l'ordre de la nature. Les hom-
 » mes ont fait des conventions : elles
 » peuvent être sages ; mais notre pre-
 » mier pacte est avec la nature. Telle
 » est la voix qui te rappelle , Pere de
 » Juliette , reviens aux accens de ta
 » fille , nous la conduirons sous un
 » Ciel pur & libre , & levant sur sa
 » tête nos paternelles mains , nous
 » attesterons ce même Ciel de notre
 » amour pour elle : je ne veux point
 » d'autres sermens ; je ne veux point
 » d'autre hymen : l'Amour sera notre
 » Prêtre ; des larmes de tendresse
 » consacreront la cérémonie. Ju-
 » liette ornée de fleurs sera la pompe
 » de la fête : le travail de nos mains
 » fera notre fortune , nos vertus ,
 » notre gloire , & nos plaisirs d'in-
 » nocentes carresses ,

» Là l'homme ne dira pas que des
 » enfans formés de notre sang ne

» sont point nos enfans. Notre cœur
 » en les adoptant les rendra légiti-
 » mes. Là une Loi barbare ne dé-
 » pouillera pas l'innocent, ne le pu-
 » nira pas du crime d'être né. Là je
 » t'embrasserai comme étant la moi-
 » tié de mon être, & les hommes
 » applaudiront : tu me presseras dans
 » tes bras, & les hommes applaudi-
 » ront encore , parce que l'aigle ne
 » dérobe point aux Dieux ses amou-
 » reuses carresses , parce que la co-
 » lombé plaintive appelle sa compa-
 » gne à la face du Ciel »,

Hé bien mon oncle , qui dois-je
 écouter de Lucile ou de Julie ?



L E T T R E I I I .

GEORGES THOMAS à CLIFORT,

J'AI lû ta longue & merveilleuse histoire : j'ai calculé le fameux enchaînement de circonstances, prétexte de tes écarts ; bien pesé au poids de ta cervelle , tout ce que tu as fait , ce que tu as dit , ce que tu as pensé depuis que tu existe , ton amour , ta jalousie , tes convulsions , ton mariage , tout ce qui tient à toi , porte un caractère d'inconséquence qui révolte : tu m'intéressois hier ; aujourd'hui tu me fais pitié : je ne daignerais pas même te le dire , si parmi les victimes de ton frénétique amour il n'en étoit une que je prétens arracher au couteau , je m'explique , c'est de Julie que je parle , elle a de la fortune , de la naissance ,

elle est la nièce d'un homme célèbre ; sa maison me fut chère dans tous les tems : elle eut les premiers droits sur ton cœur ; elle reçut ta foi : tu ne peux sans être parjure former de nouveaux sermens : je ne la connois que par ses Lettres ; mais ses Lettres sont simples , quoiqu'écrites avec feu ; elles respirent le sentiment : son ame s'exhale en expressions douces ; & sans l'avoir jamais vûe , je me représente des yeux vifs languissamment entr'ouverts , tendres interprètes d'une ame pure & sensible Ta Lucile au contraire effrayante , égarée , ne connaît l'amour que par ses fureurs. Ici le sentiment soupire ; là la passion tonne : l'une attendrit , ébranle , entraîne ; l'autre secoue , allarme , effraye . . . Mais ce ne sont pas leurs ames , ce sont leurs droits qu'il faut mettre dans la balance. Pese & sois juste ,

gémis sur le sort de Lucile ; tu le dois sans doute , mais rends à Julie ce que sa rivale usurpa sur ta faiblesse , ce qu'il ne fut jamais en ton pouvoir de lui ôter. Si la fortune dédommagea jamais des pertes de l'amour , Lucile peut tout espérer de moi , je serai le pere de sa fille ; je fais respecter l'infortune par-tout où je la vois , & ce même cœur qui la réproûve comme ma nièce , s'ouvre à ses larmes avec transport. Adieu , tu ne me parles pas de tes intérêts , des petits besoins que mon inquiétude te suppose ; puis-je t'être utile , agis sans façon ? En moi l'oncle moralise , & l'ami ouvre sa bourse.



L E T T R E I V .

CLIFORT à GEORGES THOMAS.

A H Dieu ! mon oncle ! avez-vous un cœur de bronze ? Vous me conseillez de trahir , d'abandonner à son désespoir ; qui ? Ma Lucile , celle qui fut mon épouse . . . Vous n'y avez pas pensé . . . Quelle est donc cette prédilection qui vous porte pour Julie sans la connaître ? Sa naissance , dites-vous , est plus honnête , sa fortune plus considérable . . . Vous mettez dans la balance du devoir la naissance & la fortune , vous , mon oncle . . . Ah ! si vous me disiez que Julie est aimable , qu'elle est belle , douce , modeste , chaste , je vous répondrais qu'à la douceur près (vertu que n'admet gueres une ame forte ,) Lucile est égale à Julie , nous

retomberions alors dans l'embarras du choix ; je balancerais peut-être : mais cette préférence attachée à des titres vains ne me laissant envisager dans Julie que la fortune & la naissance , m'offre dans ma Lucile la beauté , la modestie , la chasteté.

Votre Lettre m'a fait faire une réflexion : vous êtes mon ami ; vous me conseillez une action inhumaine : vous n'êtes cependant pas inhumain ; cela me fait penser que l'amitié, toute rare qu'elle est , serait peut-être un mal dans la société en se multipliant... Or on a beau déclamer contre moi , je prouve mes paradoxes. Dans leurs épanchemens familiers deux amis s'admirent pour ainsi dire l'un dans l'autre : ils s'applaudissent de la bonté de leurs cœurs, tandis qu'ils ne sont bons que pour eux , que relativement à eux : cependant ils étaient bons pour tout

le monde. Qui donc a pû causer ce changement ? Un sentiment aussi saint que celui de l'amitié produirait-il un effet si funeste ? Oui , mon oncle , vos entours ne sont pas les miens , les miens ne sont pas les vôtres ; l'habitude que j'ai de vous ouvrir mon ame me porte à vous communiquer le dessein que j'ai de faire telle bonne action : vous ne sentez rien de ce qui me détermine ; mon cœur contracte ainsi l'indifférence du vôtre : je vous rends la pareille avec la même austérité , & de deux créatures sensibles , faites pour la douceur de la société , la consolation du malheureux , nous devenons deux êtres isolés , absorbés dans nous-mêmes , bons pour nous & rien de plus. Il est certain du moins que vous êtes tombé dans cet inconvénient : toutes choses égales d'ailleurs entre Lucile & Julie , vous

avez penché pour celle que vous avez cru plus utile à votre ami , & vous m'avez donné un conseil que vous n'eussiez point pris pour vous.

Ne me parlez plus de Julie , mon oncle , ne m'en parlez jamais ; mon injustice la perdit : mes malheurs l'ont vengée ; nous sommes tous à plaindre Parlez-moi de Lucile , voilà l'épouse élue de mon cœur : celle-là fut votre nièce . . . Hélas ! j'ai dû m'éloigner d'elle : les menaces de mon pere m'ont intimidé ; j'ai tout craint de mon amour : il a fallu m'arracher à la douceur de la voir... Il est des ames assorties par des chaînes secretes , qui ne peuvent se séparer sans un effort mortel J'ai répondu en tremblant à sa Lettre terrible ; dans le trouble où j'étais j'ignore ce que j'ai pû écrire : mais , mon oncle , serrez-là dans vos bras , pressez-là sur votre poitrine , vous

lui rappellerez ainsi le souvenir de son époux. Dites-lui que son inquiétude m'allarme , que ses soupçons m'offensent , que l'épouse de Clifford ne peut cesser de l'être , que l'empire des Loix ne s'étend point sur les cœurs. Un nuage obscurcit le soleil , mais il n'interrompt point son cours ; la malédiction d'un pere , le cri du préjugé , la nature entière , s'élèveraient en vain entre Lucile & moi. L'indignité des hommes a pû m'éloigner d'elle ; la puissance du Ciel ne peut m'en séparer : mon ame absorbée dans la sienne me survivra sans doute , & ne s'en séparera jamais , non jamais. Les tems peuvent changer ; les événemens sont soumis aux vicissitudes ; le serment que je fais est seul invariable . . . Ah ! mon oncle , cachez-lui , cachez-lui bien sa rivale ; que le nom de Julie ne frappe jamais son oreille : ne lui

parlez que de moi : ne me parlez que d'elle & de ma fille . . . Ma fille , nom cher , mais affreux , infortunée Juliette , tu frémirais un jour en contemplant l'auteur de ta naissance . Non , tu le béniras , les malheurs ont un terme ; mon amour est trop pur pour ne pas intéresser la nature entière .

Oncle généreux , vous m'offrez des secours Ah ! votre amitié me suffit à qui ne suffirait-elle pas ? Seule , elle peut alléger mes peines . . . Ah ! sans vous . . . Je suis quelquefois tenté Je ne fais ce que j'écris . . . Réservez vos bienfaits pour ma chère Lucile ; c'est en doubler le prix : je suis modestement vêtu , logé commodément , & sainement nourri ; la Providence , protectrice des cœurs droits , bénit mon travail , & fournit à mon nécessaire : j'écris ce que je pense : on écrit con-

tre moi ce qu'on ne pense pas ; mais on achete mes ouvrages , & de leur modique produit je suis encore utile à quelques malheureux Oui , mon oncle , gardez-vous de penser ce que vous m'avez dit tant de fois , que la profession d'Auteur est un écueil pour la vertu. Tout dégénere en vice dans un cœur vicieux ; mais un cœur droit , affermi par principes dans le sentier de la vertu , s'épure encore au flambeau de l'étude. Dans cette ville florissante il est une laborieuse Jeunesse : il est des tendres nourrissons des Muses , qui veillent à paîtrir le pain dont se nourrit leur famille indigente ; le Ciel jette sur eux des regards paternels , & bénit leurs Effais pour un oüaspe ; en un mot , il est cent Ecrivains qui font honneur à la Patrie & au siècle qu'ils éclairent : mais tout cela ne me rend point Lucile ; elle gémit loin

de moi : je ne dois que m'occuper
d'elle. . . . Heureux oncle , vous la
voyez , vous entendez le son de sa
voix. Orgueilleuse Geneve , tu la
possedes dans tes murs , & moi . . .
& moi je vous ennuye , adieu mon
oncle.



L E T T R E V.

GEORGES THOMAS à CLIFORT,

*L'Amitié est un mal dans la société...
Ne sont - ce pas là tes paroles ?
O audace du siècle ! pauvre esprit de
nos jours , où réduis-tu la raison ?
Comme je ne suis pas encore bien
persuadé que l'amitié soit un mal ,
& qu'il m'en reste un peu pour toi ,
après avoir lû & brulé ta Lettre de
colere , j'ai rendu une visite à ta
veuve... Quelle visite ! imagina t-on
jamais d'envoyer un vieux Marin
pour consoler la beauté désolée ?
Jour de Dieu , Georges Thomas
a-t-il l'air d'un consolateur ? Ce
sont de ces extravagances réservées
à ton âge , où l'on est en délire. Au
mieu , où l'on radote , le beau rôle
pour moi. Figure-toi Georges Tho-*

mas offrant un appui ridicule à une femme qui veut s'évanouir , & qui s'arrachera les cheveux si on ne lui permet pas. Tantôt cherchant à tirer quelques larmes de mes stoïques yeux , je les frotte , les irrite , je crois pleurer , & ne fais qu'une horrible grimace. Tantôt carressant d'une main endurcie au travail ta petite criarde de Juliette , elle redouble ses cris , prétendant que je l'écorche Cependant la mere éperdue ferme ses grands yeux noirs , & retombe en syncope : moi de chercher des flacons , & tandis que je bouleverse toutes mes poches , elle s'évanouit trois fois La scène change , ce n'est plus de la pamoison , c'est le transport au cerveau , c'est une possédée qui me serrant les doigts jusqu'à m'estropier , me tient ces discours raisonnables : *Hé bien , Monsieur , il faut partir , il faut*

faut

faut braver le sort , allons joindre mon mari , traversons les mers , allons sous un ciel inconnu , dans des cavernes inaccessibles.... Moi que la goutte tenaille en ce moment , je ne suis point d'avis d'aller dans des cavernes , & je proteste contre le voyage. Hier je l'allai voir , son chagrin reposait encore sur le duvet : on ouvrit avec précaution ; *entrez ,* (me dit elle de ce son de voix qui pour le coup me ferait traverser les mers) *Ne craignez pas de troubler mon repos , il n'en est point pour le malheureux.* Hé bien , pauvre fille , lui dis-je doucement , êtes-vous un peu plus tranquille ? Elle se formalise de ce que je l'appelle fille , qu'est-elle donc ? Elle veut m'arracher les yeux parce que je l'appelle pauvre , où sont donc ses richesses ? Hé bien femme riche , lui dis je encore doucement , comment va la santé , la joye ? Vous avez l'œil

vif, le teint frais . . . *Helas , Monsieur , vous voyez un flambeau presque éteint... Je puise mon repos dans la destruction de mon être La nature succombe enfin . . . Tirez le rideau . . . Je vous honore assez pour vous épargner un spectacle funeste je touche au zerme . . . de mes peines* Hé parbleu il n'y paraît pas , vous êtes grasse comme un Moine : ne mourez pas , vous êtes trop jeune encore ; vous n'êtes pas absolument laide , vous trouverez quelque étourdi qui vous épousera si mon frere vient à mourir. Mon neveu Clifort est votre homme ; en attendant je vous aiderai : tenez , voilà de l'argent ; en voilà encore Autre querelle , autres larmes , je crois que ce mot de laide ne lui a point du tout plû ; moi je le disais sans malice , elle n'est pas laide . . . Au surplus elle se fâche sérieusement , on ne lui a ja-

mais parlé si durement ; elle n'a jamais été si humiliée . . . la bégueule, je lui donne de l'argent , & elle se fâche. Je veux l'adoucir , je lui parle de toi , de ta belle constance

Que dites-vous , Monsieur , de qui me parlez-vous ? D'un vil séducteur , d'un perfide , d'un lâche qui m'abandonne , qui me deshonoré : périssent mille fois lui , son père , sa race maudite , & la postérité de ses bâtards . . . Il m'aime ; eh qu'attend-il pour m'arracher à l'opprobre ; qu'il m'enleve , je veux être enlevée , enlevez moi Les éclats de voix agitent les vîtres. Cette femme qui un instant avant n'était qu'un souffle de vie , s'arrache à son lit avec violence , renverse tout ce qu'elle rencontre , brise les meubles

Moi tout confus de ma simplicité , je me retire en serrant les épaules , je m'esquive en baissant la tête , & suis à la fois tenté de pleurer & de

rire. Oses me donner encore de tes sottises commiffions.

J'ai plus fait pour toi , car je fuis la meilleure bête qui foit née de l'homme : j'ai vu ton pere , heureux octogénaire , il ronflait fur quelques facs d'argent : hé bien mon frere , que ferons-nous de votre garnement de fils ? . . . Ecoute fon testament , il y a un legs pour toi , mon neveu.

Je n'ai point de fils , le Ciel m'en avait donné un ; la folie me l'a ôté : Je n'ai plus d'héritier ; mais mes difpofitions font réglées , je deshérite mon frere Georges Thomas , parce qu'il autorife & foutient fon pendard de neveu dans fon libertinage.

Je donne le quart de mon bien au Tréfor public , à la charge par les Echevins de faire conftruire devant ma porte une belle pyramide , où le mot *Libertas* fera gravé en groffes

lettres d'or : un quart sera employé à faire des incursions sur nos voisins les Savoiards , que l'on étrillera sans miséricorde.

Un quart sera distribué à quiconque apportera à Geneve la tête d'un Philosophe Français , à peu-près comme l'on paye les têtes de loups. Je lègue l'autre quart à quiconque fera enfermer dans la maison royale de Bicêtre le nommé Clifort , Genevois , réfugié à Paris.

A peine ai-je pris la parole , que transporté tout à-coup dans l'antique Rome , il me jette à la tête les Horace , les Brutus , & trois douzaines de Héros qui ont pensé comme lui : il empile les Loix , les Usages reçus , les Opinions vulgaires ; je replique , il s'échauffe : ta mere se jette entre nous , & tirant trois gros soupirs de sa poitrine déjà altérée , me proteste gravement qu'à quatre

ans environ tu étais un grand libertin : je ne fais combien d'images déchirées , de jouets fracassés , d'habits hachés en pièces , de coups de poings donnés & reçus ; mais je fais bien que tout cela prouvait un brigandage complet. Cependant un Docteur , Directeur banal de consciences sucrées , levait au Ciel ses yeux contemplatifs , déplorait amèrement le sort des peres & meres , & d'une voix mielleuse prêchait le rigorisme & l'inhumanité : j'ai chassé le pédant ; j'ai ri au nez de ma sœur ; grondé Monsieur mon frere , & suis sorti en rougissant d'être homme.

Tu vois d'un coup d'œil ce qui te reste d'espérance en épousant Julie ; tu te délivrerais du moins de la moitié de tes chagrins ; mais il est bien plus grand de vouloir l'impossible ; je ne t'en parle plus. Je suis bien flatté des sentimens d'humanité que

tu fais concilier à la fureur d'écrire ;
je n'attendais pas de toi l'éloge que
tu fais des Ecrivains de ton siècle.
Adieu.

LETTRE VI.

CLIFORT à son ONCLE.

MON Oncle... la jolie Lettre...
que je reçois... Elle est appai-
sée, elle est douce : ô l'aimable, la
précieuse Lettre.... Je vous l'en-
voye... non, vous la garderiez,
vous en seriez amoureux, j'aime
mieux la transcrire.

LUCILE à CLIFORT.

» Les bontés de ton oncle, dont
» ma douleur abuse quelquefois,
» l'espoir de ton retour, la justice
» de ma cause, les caresses de Ju-
» liette, répandaient hier dans mon
» sein une paix étrangère, le Ciel

» était serain , la soirée fraîche & dé-
 » licieuse , je sortis du tombeau où
 » tu m'engloutis vivante , j'allai res-
 » pirer l'air , non ce même air que tu
 » animais autrefois , cet air purifié
 » par ton haleine , qui communi-
 » quait à mon ame les ardeurs de la
 » tienne ; mais ce souffle pesant que
 » l'indifférence respire à regret , que
 » l'infortune rend mortel.

» Au bord de ce ruisseau que nos
 » soins enrichirent d'une éternelle
 » verdure , au pied de ces saules touf-
 » fus qui nâquirent sous ta main , je
 » reconnus sur le gazon l'ineffaçable
 » empreinte de nos plaisirs passés :
 » entraînée par un charme rapide ,
 » je m'y précipitai. Juliette panchée
 » sur mon sein s'assit près de sa mere,
 » je la pressai avec émotion , je cou-
 » vrais de baisers brulans le tendre
 » éclat de ses joues animées ; jamais
 » un sentiment si vif ne me l'avait
 » rendue

» rendue si chère. Hélas ! me disait
 » une voix secrète , ces arbres , ces
 » gazons , ces rivages fleuris seront-
 » ils témoins de ses larmes : ils l'ont
 » vû naître dans les plaisirs : ainsi
 » mon esprit contristé se portait par
 » degrés à la réflexion : quoi , di-
 » sai-je , ce prestige des sens , ces
 » instans de délire où deux âmes
 » enivrées semblent s'anéantir pour
 » animer un nouvel être , cet effort
 » convulsif de la nature épuisée se
 » borne donc à porter l'infortune
 » dans le paisible abîme du néant.
 » Quoi , tant de soins , tant d'em-
 » pressement à faire des malheu-
 » reux..... Ah ! ces plaisirs si vifs , ces
 » sensations délicieuses de notre âme
 » abusée , ne sont point les bienfaits ,
 » ce sont les pièges de la nature.

» Cependant Juliette attentive
 » considéroit le ruisseau dans son
 » cours ; Maman , disait-elle , cette

» eau qui fuit & qui roule si vite ;
 » quand elle a coulé devant nous ;
 » elle n'y reviendra plus . . . Hélas ,
 » ma fille , cette onde que tu vois est
 » l'image de nos plaisirs ; c'est ainsi
 » que la main de ton pere ne folâtre-
 » ra plus sur ta gorge naissante ; c'est
 » ainsi que son cœur ne palpitera
 » plus aux accens de ta voix ; c'est
 » ainsi que ses lèvres ne rafraîchiront
 » plus les miennes , & que la dou-
 » ceur de le voir ne charmera plus
 » nos ennuis. Quelques larmes de
 » cet aimable enfant , confondues
 » dans les miennes, suspendirent nos
 » réflexions. C'est hier , cher Cli-
 » fort , que j'ai connu le prix des
 » larmes , l'amour les faisait couler ,
 » l'espoir en adoucissait l'amertume ,
 » & le sein de ma fille , qui les re-
 » cueilloit , me rappelloit ces jours
 » de gloire où j'en versais de joie
 » dans le sein de son pere.

» Dans ces lieux enchantés tout
 » calmait mes douleurs, tout offrait
 » à mes yeux une image attendris-
 » sante & douce. Soit que l'influen-
 » ce invincible qui m'entraîna vers
 » toi regnât encore dans ce séjour
 » de paix, soit que le charme n'exis-
 » tât que dans un souvenir que tout
 » retraçait à mon cœur, un pou-
 » voir inconnu m'attachait à ce ga-
 » zon antique : rien ne m'en eût
 » arrachée, si la curiosité de Juliette
 » n'eût porté à mon cœur tous les
 » coups qu'un instant de prestige
 » avoit suspendus.

» Une Fovette soupirant ses amours,
 » avait attiré ses regards, auprès
 » d'elle, sur une branche touffue.
 » Quelques petits à peine éclos s'a-
 » gitoient dans leur nid, & le pere
 » attentif semblait préparer leur pâ-
 » ture... *Maman*, dit Juliette, *que*
 » *ces petits sont heureux, ils ont un pere!*

» Je l'embrassai douloureusement ,
 » & me levant avec précipitation ,
 » j'allai dans l'obscurité lui dérober
 » ma rougeur & mes larmes.

» C'est ainsi que tout m'afflige
 » dans la nature : il n'est pas jusqu'au
 » plaisir que je goutai sur ce gazon
 » qui ne répande sur mes maux une
 » amertume insupportable en me
 » rapprochant de leur source. Les
 » caresses de ta Juliette me déchir-
 » rent le cœur, ce cœur qu'un de
 » ses baisers enivroit autrefois : mon
 » ame dévorée ne trouve de repos
 » que dans l'accablement . . . Reve-
 » nez, Clifort, vous ne ferez plus
 » mon époux ; mais revenez, il en
 » est tems peut-être ».

Que je retourne à Geneve, moi ?
 Moi revoir la maison paternelle ?
 Ah ! jamais Puissé le Ciel par-
 donner à mon pere, je hais plus
 l'injustice que je ne hais l'homme

injuste ; mais je ne le verrai point :
 puisse t il couler loin de moi des
 jours tissus par la prospérité.
 Cependant , ô Lucile , il manque
 quelque chose à mon être je le
 sens , viens ranimer cette moitié de
 toi-même , qui loin de toi languit
 & se consume Eh ! qui m'en
 empêcheroit , mon oncle ? Pour-
 quoi n'ai-je pas pensé plutôt à rap-
 peller Lucile ? Mes nouveaux Con-
 citoyens , pour faire cas d'un hom-
 me , ne sont pas à un Sacrement
 près : j'occupe précisément une pe-
 tite maison sur les bords de la Seine ,
 où deux tendres Amans ont avant
 moi joui de l'estime publique & des
 plaisirs secrets. . . . Sans doute. Il est
 honteux à moi de délibérer : cet asile
 où je suis , ce champêtre édifice ,
 s'est élevé sous la main d'un Sage :
 l'Amour lui-même se plut à l'em-
 bellir d'attributs analogues à notre

situation : tout y est riant & sacré ; le bosquet qui le couvre d'une ombre auguste lui donne presque l'air d'un Temple ; la Divinité y manque . . . Viens , ma Lucile. Oui , je vais lui écrire , mon oncle , mon excellent oncle , disposez tout pour son départ Ah ! je braverais donc les hommes & leurs iniques Loix : je verrai , je posséderai ma Lucile Je tressaillis de joie.

Je vais l'inviter au départ . . . Ah ! mon oncle , je ne regretterai plus que vous dans ma Patrie entière.



L E T T R E VII.

GEORGE THOMAS à CLIFORT.

J'AI remis à ta joyeuse veuve la Lettre où tu l'invite à te joindre : j'ai cru qu'elle m'étoufferait de caresses La folle ne voulait-elle pas me mettre de la partie ? Cette femme a la fureur de faire voyager les gouteux : je la quitte il y a deux heures , & je la crois déjà partie. Voilà qui est à merveille : mais mon pauvre neveu je crains qu'il ne t'arrive plus de monde que tu n'en attends , & que deux Divinités à la fois ne forment un schisme dans ton joli petit Temple. Ecoutes sur quoi je fonde mes idées.

En rentrant chez moi j'ai trouvé un jeune homme de quatorze à quinze ans , de la figure du monde la plus intéressante : il était en habit

de voyage J'avois apperçu une chaise de poste à dix pas de ma porte , & j'ai su de mes gens qu'une femme jeune & belle affectait de s'y tenir cachée Revenons au jeune homme : il m'a abordé avec l'extérieur de la meilleure éducation , & après quelques complimens qui n'avaient rien de la timidité de son âge , il m'a demandé d'un ton de voix douce & embarrassée l'adresse de mon neveu Clifort. Je t'avouerai que je n'ai pû me défendre d'un mouvement de curiosité , & cherchant à démêler dans ses discours comment il pouvait te connaître , je l'ai vu se troubler , rougir , & dévorer quelques larmes qui cherchaient à s'ouvrir un passage : il m'a dit seulement que sa mere avait quelques affaires d'intérêt à régler avec toi . . . Cette mere , mon ami , ressemble diablement à Julie : au

surplus j'ai donné ton adresse ; j'ai cru le devoir faire : l'événement justifiera ou détruira mes idées.

Mais comptes-tu me fatiguer sans relâche de tes langueurs & de tes plaintes ? N'y aura-t-il pas un moment de gaieté dans un siècle d'ennui ; un rayon de plaisir dans un océan de larmes ? Si tu voulais. . . si ton amour te permettait de t'occuper d'autre chose , tu m'apprêterais souvent à rire des ridicules de tes nouveaux concitoyens. Je n'ai jamais estimé cette nation frivole , & je ferais avide des moindres détails qui la caractérisent. Soyons gais , mon ami , rions , il est tant de momens pour l'ennui : au nom de Dieu que notre commerce ne se ressente pas entièrement des égaremens de ton cœur.

L E T T R E V I I I .

CLIFORT à GEORGE THOMAS.

VOUS m'ordonnez d'être gai, mon oncle, . . . j'ai perdu , je n'ai pas encore retrouvé ma Lucile , & vous voulez Non , il n'est pas possible : cesser de voir l'objet qu'on aime , c'est couvrir pour jamais ses yeux d'un voile noir ; & si les Rois du monde m'invitaient à leurs fêtes, sur leurs lambris dorés je verrais l'empreinte de la mort, je verrais la mort assise à leurs festins : je la verrais sous la pompe du dais : par-tout où ne vit point Lucile , tout est mort pour le triste Clifort. Vos idées sur Julie ne sont pas à vos yeux sans quelque vraisemblance : mais il n'en est pas de même des miens , je connais la froide Julie , elle mourrait plutôt que de faire une démarche

Indigne de sa noble fierté. J'attends Lucile , & je fais un effort pour oublier Julie. Vous me demandez compte des ridicules de mes nouveaux concitoyens : ils en ont sans doute : quel peuple en est exempt ? Mais je souffre pour vous , pour mon pere , pour ma patrie , pour les trois quarts de l'Europe , lorsque je vois votre haine injuste , votre acharnement inné , contre des voisins aimables , que vous imitez en tout , que vous regardez avec envie , qui plus généreux que vous rougiraient de vous refuser leur estime , & ne daignent pas vous rendre haine pour haine.

Il y a ici comme par-tout ailleurs des vices , des ridicules , des abus. Les Français sont hommes comme les autres ; mais on trouve chez eux les vertus dans une proportion égale à la balance universelle , & ce n'est

que chez eux que la main de la liberté en rehausse l'éclat des charmes du plaisir & de la volupté.

Trois choses contribuent à dégrader le Français aux yeux de ses voisins : nous ne les connoissons que par leurs voyageurs, par les nôtres, ou par leurs Ecrivains.

Les premiers sont suspects par une raison simple, c'est que la plûpart des Français répandus dans l'Europe sont de ces enfans monstrueux que la Patrie reprouve, qu'elle rejette de son sein, armée du glaive des Loix. Ceux-ci la traitent de marâtre, déchirent iudignement les flancs maternels, & semblent vérifier par leurs ridicules & leurs vices, ce qu'ils publient de leurs concitoyens.

Ceux d'entre nous qui font quelque séjour en France sont pour la plûpart encore moins dignes de foi. Premièrement, ils y portent cette

humeur sombre & brutale qui les éloigne de la bonne compagnie ; s'ils se livrent à quelque dissipation , elle tient presque toujours de la débauche ; les jeux obscurs , la table de tavernes , les femmes publiques , voilà à quoi se réduisent à-peu-près les plaisirs connus de l'Etranger. Là fourmillent les escrocs , ici les désoeuvrés , les ivrognes , les crapuleux ; là enfin l'opprobre du sexe. A juger d'un peuple par ces échantillons horribles , il est certain qu'il est infâme. Mais , est-ce ainsi que l'on en juge ?

La troisième espèce est celle des Ecrivains , plus suspecte encore que les deux autres. Il n'est point de nation qui ait nourri dans son sein des enfans plus ingrats que la France : les Italiens ont fatigué le monde littéraire de leurs éloges empoulés , prodigués indistinctement à tout ce

qui leur appartient. Si on les en croit , c'est pour eux seuls que le Soleil échauffe & vivifie les esprits & l'ame des Catons ; le génie des anciens Romains , par une heureuse métempicoſe , paſſe chez eux de pere en fils , de génération en génération. Les Anglais , ces Juges orgueilleux , ces critiques ſévères de leurs voiſins indulgens , ont vu les Pope & les Bacon froids admirateurs de leurs propres ouvrages , prendre l'encenſoir & enyvrer leurs peſans Inſulaires de cette fumée de ſupériorité qu'ils ont priſe pour un être réel. Les Français ſeuls n'ont jamais été adulateurs ; eſtimables en ce point , s'ils n'avaient pas donné dans l'excès contraire , mais il ſemble qu'ils aient attaché quelque honneur à deſhonorar leur Patrie , ils embouchent la trompette de la haine , & ils crient : Peuples , mépriſez-nous ,

parce que nous sommes méprisable ; nous n'avons plus ni mœurs ni Loix , ni Religion , ni principes ; tout est perdu , tout est anéanti ; plus de goût , plus de lettres ; la France n'est plus que l'ombre d'elle-même ; nous ne sommes plus que les fantômes de nos peres. L'Europe écoute & les croit. Cependant ils ont des Loix sages ; ces Loix sont déposées dans les mains d'hommes sages : la seule police , exercée dans leur Capitale , examinée dans l'immensité de ses calculs , ferait rougir les restes de l'Europe soit-disant policée , & eût fourni aux Romains des trésors de sagesse inconnus à Solon. Leur Religion , dépouillée des anciennes ténébres , épurée au flambeau de la raison , n'a conservé qu'une morale précieuse. Leurs principes , encore incertains dans les tems même de leur splendeur , s'affermissent

enfin à l'aide de la Philosophie naissante. Ils ont un homme dont l'antiquité eût fait un Dieu, dont la postérité fera ses délices ; ils en ont vingt qui feraient la splendeur de vingt Empires..... Non ; ils ne veulent pas en convenir : ils ont des femmes élues entre toutes les femmes créées, aimable don du Ciel qui manifeste seul sa bienfaisance pour eux ; mais, indignes de les posséder, ils les outragent. D'après le portrait qu'ils en font, l'Etranger étonné ne les approche qu'en tremblant, est tenté de tomber à leurs piés, & ne conçoit pas comment ces furies prétendues ont pu se parer des traits de la Divinité.

C'est cependant d'après ces déclamateurs forcenés que vous pesez des hommes. Ah ! mon oncle, vous avez l'ame trop pure, trop droite, pour adopter plus long-tems une injustice

injustice si criante. Sur-tout gardez-vous de croire ce que publie ici l'imposture sur le compte des femmes. Je ne puis souffrir que l'on déchire impunément, qu'on avilisse cette compagne aimable que le Ciel associa à l'homme pour alléger le fardeau de ses jours.. C'est une ingratitude noire, affreuse, qui nous rend pour la plûpart également indignes du bienfait & du bienfaiteur : c'est une perfidie..... Mais on m'annonce une chaise de poste, une Dame inconnue ; c'est ma Lucile..... Ah ! mon oncle , pardonnez , je m'arrache à vous , je vole dans les bras de Lucile.....

Je reprends ma Lettre que je n'ai pû finir hier. Ah ! mon oncle , que ferai-je ? que deviendrai-je ? Quelle aventure ! En vous quittant hier , je croyais voler dans les bras de Lucile , je la croyais dans ma petite solitude ;

devinez.... C'étoit Julie ! Julie elle-même. Vos soupçons n'étaient que trop fondés.... Julie arrive ; le jeune Martian suit ses pas d'un pas timide : il m'embrasse , & me nomme son pere ; des larmes d'attendrissement coulent de tous les yeux. Je suis ému , séduit , entraîné ; je caresse Martian , je caresse sa mere ; le tems fuit , l'heure vole : des chevaux se font entendre à ma porte ; c'est Lucile qui arrive. Que faire ? Quel embarras ! Faire évader Julie , cela n'est pas honnête , même guere possible ; recevoir Lucile , que va-t-elle penser ? De quel œil se verront ces deux femmes ? Cependant il faut prendre un parti. Le Postillon brise les portes.... Je dépêche le Jardinier avec ordre de dire que je suis à la ville , que je n'en reviendrai que le lendemain. Je me ménage ainsi quelques heures de réflexion ; Lucile tourne bride à Paris.

Oh ! pour le coup , mon oncle , j'ai besoin de conseils , ma tête s'embarraffe , je n'aurai jamais le tems de me reconnaître ; Lucile va revenir ; ... oh la détestable aventure ! Arriver toutes deux le même jour ; presque à la même heure.... La tête me tourne.....

J'ai réfléchi cette nuit au parti que je pourrais prendre. Congédier Julie était le seul qui pût me séduire ; je n'en ai pas eu la force.... Si Lucile s'en offense , qu'elle me donne donc des vertus que mon cœur ne connaît pas. J'ai voulu prendre sur moi cet effort odieux , j'ai voulu abandonner ma retraite , & en chercher une autre pour Lucile ; un regard de Julie a fait avorter mon projet , & m'a précipité à ses piés. Elle avait démêlé mon dessein dans mon trouble ; ses adieux prévinrent les miens : quels adieux , mon oncle ! Peignez-

vous Martian embrassant mes genoux , levant vers le Ciel ses bras innocens , & articulant quelques paroles qu'à travers ses sanglots j'ai reconnues être une priere ardente : Julie était assise auprès de moi ; dans ses yeux fatigués , je crus démêler la trace de quelques larmes ; mais elle les dévora... Le sentiment muet ne fut interrompu que par les caresses de Martian qui , pressant doucement son petit estomach sur le mien , & cherchant sur mes lèvres un passage à mon ame , me disait en soupirant : Ma mere en mourra de chagrin ; je ne dis rien pour moi ; je respecte vos volontés ; cependant , aux sentimens que vous m'inspirez , je sens qu'il me serait bien doux de vous nommer mon pere..... Quel cœur assez féroce peut résister au cri de la nature caressante & plaintive ? J'embrassai Martian ; je pris la main

de sa mère , sur laquelle j'imprimai
un baiser de feu : Julie , ma Julie ,
lui dis-je avec transport , ne me dé-
robez point des pleurs qui font hon-
neur à la nature. Je partais , vous
pleurez , & je reste pour toujours , ...
pour toujours , ma Julie. Ah Dieu !!
si vous aviez vu l'effet de ces paro-
les les voiles de la mort qui l'en-
veloppaient toute entière , se replier
insensiblement , le crépuscule de la
vie , animer par degrés son visage &
ses charmes ; ses yeux lentement en-
tr'ouverts , peindre avec gradation
la surprise , l'espoir & la joye
Qu'elle étoit belle ! qu'elle étoit tou-
chante ! . . . Ah ! ne reprochez plus à
ma Philosophie une erreur condam-
nable ; il est un Dieu , mon oncle , &
la compagne aimable qu'il associa
à l'homme , est sa vivante image
Et je pourrais contrister l'image de
Dieu même ? Je pourrais . . . Ah ! que

n'ai-je deux cœurs , puisque j'ai deux cultes à rendre ! Il semble que le Ciel ait pris plaisir à m'accabler de ses bienfaits ; il épuisa ses dons sur tout ce qui m'est cher : la seule Lucile peut être comparée à Julie. Heureuses meres autant qu'épouses infortunées ; Julie & Lucile ne furent point choisies , mais créées pour m'inspirer également l'amour impétueux qui me partage entr'elles. Entraînée par leurs charmes divers , mon ame prend un double effor , cherche à se diviser , s'épuise en vains efforts , & s'abсорbe dans l'abîme de l'impossibilité.... Mais je m'égare : je voulais vous parler , ... vous consulter ; ... eh je n'ai pas même le tems d'attendre vos conseils... Adieu , mon oncle , ayez pitié d'un neveu qui vous aime.



LETTRE IX.

CLIFORT à GEORGES THOMAS.

LISEZ , mon oncle , lisez le billet que je vous envoie , & dites-moi si l'enfer a jamais rassemblé plus d'horreurs pour le supplice d'un malheureux.

Billet de Lucile à Clifort.

» Vous joignez donc l'outrage à
 » la perfidie , Clifort ; vous m'avez
 » envié jusqu'à la douceur de mes
 » larmes , vous avez voulu me ren-
 » dre témoin du triomphe , ... dirai-
 » je , d'une rivale ? Oui , quelque
 » vile que puisse être l'infortunée
 » que vous avez choisie , l'état d'hu-
 » miliation où vous m'avez plongée
 » me met encore au-dessous d'elle...
 » Je ne murmure pas ; j'ai mérité

» sans doute le mépris des hommes ,
 » en m'attachant à vous. Eh bien !
 » il faut remplir mes destins. Un
 » homme vil , engraisfé des misères
 » publiques , a jetté sur moi des re-
 » gards de bonté ; il m'offre une
 » somme considérable , *si je veux* ,
 » dit-il , *renoncer à mon vertueux bé-*
 » *gueulage* : (ce sont ses termes.) J'ai
 » suspendu ma réponse ; je la règle-
 » rai sur la vôtre. Je me sens assez
 » grande pour sacrifier à ma fille jus-
 » ques à mon honneur ; elle l'igno-
 » rera : je lui procurerai un établisse-
 » ment honnête , & je me punirai à
 » son insçû des moyens où vous m'a-
 » vez forcé de recourir pour la ren-
 » dre heureuse. Je n'attends que vos
 » conseils »..

Eh bien , mon oncle ! c'est Lu-
 cile , celle qui fut , qui n'a pû cesser
 d'être mon épouse , c'est la moitié
 de

de moi-même, qui me propose de sang froid l'infamie, la prostitution ! Je suis obligé de l'entendre, de frémir & de lui pardonner. Il n'étoit réservé qu'à moi de réduire la vertu à la nécessité du crime . . . Indigné d'abord, j'ai volé chez elle, ma bouche à son aspect s'est refusée aux transports de mon cœur . . . Comment aurais-je pu lui faire des reproches ? Sa vûe seule en était un pour moi . . . Je me rappelle à peine ce que j'ai pû lui dire . . . Je crois lui avoir promis ce que j'ai juré depuis de n'accomplir jamais. Vous m'entendez sans doute ? Il fallait sacrifier Julie ! Je mourrais plutôt mille fois.

Tendre sans jalousie, inquiète sans murmure, la modeste Julie ne demande rien, n'exige rien, & obtient tout : jamais la plainte ne s'aigrit dans son cœur, jamais le reproche

ne tonne dans sa bouche : une respiration difficile sert de prétexte à ses soupirs... Pourquoi vous attendrifiez-vous , me dit-elle ! ne suis-je pas la plus heureuse des femmes ? Si quelque chose altère mon bonheur , c'est qu'il vous coûte trop cher..... Son ame cependant n'est point tranquille , & tandis que ses yeux peignent le calme que donne la vertu , la nature inquiète gémit au fond de son cœur : quelquefois elle regarde son fils , alors ses yeux deviennent humides.... Hé bien , mon oncle ! le Ciel m'éprouve-t-il assez ? L'état de Lucile est affreux sans doute , mais celui de Julie..... Lucile cependant eut des droits plus sacrés ; elle fut mon épouse.... Je suis tenté de lui tout découvrir : une ame aussi grande trouvera des ressources qui ne sont point en moi.... Exempte de préjugés , elle secouera

le joug d'une Loi qui ne permet pas à un homme de faire le bonheur de deux femmes.... Sans cette Loi bizarre, voyez quelle différence ! Sous un Ciel, ami de l'innocence, je conduirais mon oncle, Lucile, Julie, Juliette & Martian. Mon oncle serait le pere & l'exemple de la petite famille : Julie & Lucile, unies par leurs vertus, ne formeraient qu'une seule épouse ; leur tendresse réunie n'épuiserait point la mienne ; je le sens, j'en aurais assez pour vous, pour elles, pour mes tendres enfans.... Le dessein en est pris, j'écris à Lucile : lui cacher plus long-tems la vérité, est un supplice pour moi... Je joindrai à ce paquet une copie de ma lettre ; je ferai bien aise de savoir ce que vous en pensez.



LETTRE de CLIFORT à LUCILE.

» Lucile , tu sçais si tu m'es chere ,
 » je l'ai dit aux hommes , je l'ai dit
 » aux Dieux mêmes , & , dans ce
 » moment funeste où ma plume est
 » l'organe de l'infidélité , mon cœur
 » te jure qu'il t'adore.

» Ce cœur rempli de toi , crut
 » long-tems l'être de toi seule ; tes
 » charmes , tes vertus , le nom sacré
 » d'épouse , le titre auguste de mere ,
 » la force de l'habitude , tout avait
 » fasciné mes yeux ; ta présence ché-
 » rie & mon bonheur présent cou-
 » vraient d'un voile aimable mon in-
 » fortune passée , & mon ame épu-
 » rée au feu céleste de la tienne ,
 » avait étouffé jusqu'à ses remords...
 » O ma Lucile ! la peine tôt ou tard
 » marche sur les pas du crime ; le
 » bras vengeur qui me respecta dans
 » ton lit , s'appesantit sur moi dès

» que j'en fus chassé , & ce prestige
 » d'innocence que tu réfléchissais sur
 » ton époux , s'évanouit avec ton
 » ombre.

» Oui , femme angélique , épouse
 » digne d'un meilleur sort , cette
 » idole de ton cœur qu'embellis-
 » saient tes vertus , cet époux que tu
 » crus long-tems une créature cé-
 » leste , n'était que le dernier , le plus
 » lâche des hommes : tes bras , azile
 » pur de l'aimable candeur , ne pres-
 » saint sur ton sein profané que le par-
 » jure & le crime. Clifort lié par le
 » plus auguste serment , Clifort , vil
 » séducteur de la tendre innocence ,
 » amant perfide , pere dénaturé , t'é-
 » rigea sur l'autel un odieux trophée
 » de larmes , d'injustice & d'oppro-
 » bre ! Tel est l'époux que tu pleu-
 » res ; tu connais ses crimes , connais
 » ses bizarres vertus.

» Julie (c'est le nom de ta rivale)

» Julie reçut avant toi ma foi perfide.
 » Si l'hymen & sa pompe sainte ,
 » mais vaine , ne présida pas à nos
 » sermens , le Ciel les entendit , &
 » le fils qu'il nous donna dans sa
 » bonté , est le gage tacite de son
 » aveu. J'osai refuser ses bienfaits :
 » mon cœur , indignement jaloux ,
 » repoussa l'épouse qu'un Dieu m'a-
 » vait choisie. Je te portai pour dot
 » mes crimes & mes remords ; je fus
 » ingrat , parjure.... Mais il ne s'agit
 » pas de ce que je fus , il s'agit de ce
 » que je dois être , non de ce que j'ai
 » fait , mais de ce qui me reste à
 » faire : ose me conseiller.

» Songe sur-tout , & n'oublie ja-
 » mais que les graces , les talens , ce
 » charme inexprimable qui se répand
 » sur tout ton être , ces précieux
 » bienfaits de la nature prodigue , le
 » Ciel les épuisa sur ta modeste ri-
 » vale. La jeunesse brille sur tes joues

» & se réfléchit sur les siennes ; la
 » rose semble éclore sur l'éclat de
 » son teint pour colorer le tien qui
 » lui fournit les lys ; tes yeux, dont
 » un regard embraserait la terre, sont
 » tempérés par la douce langueur
 » des siens ; son front , comme le
 » tien , est l'azile de la pudeur ; sur
 » ses lèvres & sur les tiennes , on
 » voit errer dans un accord bien rare
 » la décence & la volupté : la vérité
 » en fit son double sanctuaire , & la
 » main de la vertu même imprime
 » à toutes deux un caractère égal
 » d'enjouement & de majesté. Tu
 » ne peux la haïr sans te haïr toi-
 » même , la mépriser sans t'avilir.
 » Belles , chastes , épouses , meres ,
 » infortunées , tout vous rapproche ,
 » tout concourt à vous réunir. Af-
 » semblage parfait de tout ce qui est
 » beau , de tout ce qui est grand , je
 » vois en vous l'effort , le chef-d'œu-

» vre de la nature : l'embarras de
 » mon cœur se mêle à l'embarras des
 » yeux, & ne distinguant rien dans
 « les inféparables, je ne vois qu'une
 » épouse, un ensemble céleste fait
 » pour absorber toutes les affections
 » de mon ame. Ne crois pas, ô ma
 » Lucile ! qu'ajoutant la feinte à l'ou-
 » trage, je cherche à couvrir les feux
 » de l'infidélité de ceux dont ma
 » bouche t'assure. Ces flâmes vives
 » & pures, allumées dans un double
 » foyer, se confondent, s'abîment
 » dans celui de mon cœur, je les
 » distinguerais envain, leur principe
 » est dans vos vertus.

» Quel est mon but enfin ? (tes
 » yeux inquiets me le demandent.)
 » Cette réunion des ames n'existe
 » que dans mon délire ; les corps
 » restent du moins, & ne se fondent
 » pas dans le creûset de l'imagina-
 » tion : que prétens-je ? ah Dieu ! te

» rendre heureuse, rendre Julie heu-
» reuse , me rendre heureux moi-
» même. Je sçais ce qu'exige de tous
» trois le devoir que je vous impose ;
» je sçais que l'autel de l'hymen ne
» peut être souillé d'un double sacri-
» fice , que la chaste ardeur d'une
» épouse n'admet point de partage ;
» je le sçais , mais , ma Lucile , tu
» es mere , Julie le fut aussi ; deux
» enfans , dons précieux du Ciel ,
» offrent à notre vieillesse un espoir
» assez doux ; & , pour un cœur qui
» chérit la vertu , il est mille routes
» au bonheur sans le secours des
» sens. Je veux que le nœud qui doit
» nous lier , soit aussi pur que l'astre
» qui nous éclaire : dans Julie & dans
» toi , je veux contempler désormais
» deux Anges descendus des régions
» éthérées pour alléger le fardeau de
» ma vie , expier mes erreurs , con-
» duire mes enfans dans les sentiers

» de la vertu , & , lorsqu'une longue
 » vieillesse leur ouvrira le tombeau
 » de leur pere , les transporter avec
 » eux dans leur éternelle & paisible
 » demeure.

» Eh bien Lucile ! un feu nouveau
 » ne circule-t-il pas dans tes veines ?
 » Ton ame élevée au-dessus de toi-
 » même , plâne enfin dans sa sphère :
 » tu jettes un œil de pitié sur les
 » êtres vulgaires. O ma Lucile ! ô
 » toi que l'opinion ne séduisit ja-
 » mais , toi qui portais toujours le
 » regard de l'aigle dans la fange du
 » préjugé , prends la balance & pèse
 » mon projet.

» Ne me dis pas sur-tout que cet
 » effort est au-dessus de ton sexe ;
 » Julie serait au-dessus de toi , & je
 » veux vous croire égales ».

Cette Lettre , mon oncle , est
 analogue au caractère de Lucile : il

est une force communicative qui entraîne les âmes d'une certaine trempe. Je ne doute pas du succès : Julie donne les mains à mon projet ; préparez-vous à nous suivre. Partout où vous ne seriez point , il manquerait quelque chose à ma félicité.



L E T T R E X.

GEORGES THOMAS à CLIFORT.

BELLE bésogne ! belle idée ! belle confidence ! *Que me conseillez-vous, mon oncle ?* ... Et sa Lettre part en même tems.... Etourdi ! comment conçois-tu qu'une femme puisse se prêter à partager son mari, elle qui en prendrait quatre plutôt qu'un.... Comment conçois-tu que la moitié d'un mari soit une chose proposable , tandis qu'un mari tout entier l'est à peine.... Tu seras chaste , dis-tu ; encore mieux ! Belle amorce pour une femme ! Eh ! qui t'a dit que Julie , que Lucile veulent être chastes ? Les crois-tu Philosophes comme toi ? ... Pauvre garçon ! & tu oses parler d'amour , tais-toi , homme

chaste ; écris des balivernes , & si tu es dégoûté de plaisirs , n'en dégoûte pas les autres. Oh ! je brûle de voir la réponse de Lucile : elle ne manquera pas de goûter ton projet ; car *il est une force communicative....* Tais-toi , encore un coup , homme *d'une certaine trempe*. Ce qui me plaît dans la chasteté future de Lucile , c'est le sang froid avec lequel elle t'insinue qu'à force de vertu , elle pourrait bien être une coquine. Oh ! ce raffinement de vertu , m'a paru mériter une attention particulière. Je sçais ce qu'on peut dire à cet égard ; je veux même t'ôter le plaisir de bavarder philosophiquement , & prévenir un traité en forme que tu ne manquerais pas d'enfanter pour justifier Lucile.

L'honneur est le bien le plus précieux que le Ciel ait départi à l'homme. L'homme qui sacrifie son hon-

neur, sacrifie donc ce qu'il a de plus précieux. Or , plus le sacrifice est grand , plus il inspire d'admiration , de reconnaissance , de respect. C'est ainsi que le sophisme prenant sous votre plume un air de dogme & de vérité , séduit le Lecteur sans défiance ; c'est ainsi que l'esprit raisonne , or je vais te prouver que l'esprit est un sot.

On dit que l'illusion , que l'oubli est un bien pour l'homme , que l'espérance est un bienfait du Ciel ; mais on ne le dit pas de l'honneur. L'honneur , envisagé dans son essence , n'est pas un bien pour l'homme ; il est gênant , contraire aux passions , incommode.... D'ailleurs , il n'appartient pas à l'homme , c'est un dépôt que le Ciel lui a confié. Nous ne pouvons disposer de ce qui ne nous appartient pas ; & dire , je vous sacrifie mon honneur , c'est dire , je

vous fais présent d'une étoile. Une femme qui croit sacrifier son honneur, se trompe, elle l'a perdu avant le sacrifice ; & je ne connais rien de plus bizarre que d'appeller l'honneur d'une femme, ce qui est précisément le contraire. En un mot, ta Lucile a crû penser en héroïne ; j'applaudis à l'intention ; mais dis-lui de ma part qu'elle se garde bien de vendre son honneur : car il n'est pas en sa puissance de le livrer.... Telle est ma décision.... On n'est qu'un ignorant, qu'un bon homme ; mais on a du bon sens : on ne fait pas de phrases d'une aulne, mais on pense juste, & on écrit comme on peut.

J'ai des graces à te rendre des offres que tu me fais de m'entraîner avec toi. Me voilà donc en fonctions de pere de famille ? Je conduirai ton petit troupeau *dans des cavernes inaccessibleles.....* C'est bien de l'honneur

pour un oncle , bien de l'ouvrage pour un gouteux ! ... moi , te suivre avec ta race ? ... J'aimerais mieux m'acheminer sur la Rête au pays des Hurons.... Il me ferait beau voir au milieu d'une troupe d'insensés , dont l'un dirait gravement , j'ai deux femmes , mais ces deux femmes ne font qu'une.... Les autres crieraient en gémissant , nous n'avons que la moitié d'un mari ; mais cela fait un mari tout entier.... Et puis deux petits , ... je ne sçais quoi d'illégitime , qui m'appelleraient leur oncle ! ... Tu peux partir ; traverse les mers , faute à piés joints les valées & les monts , vole d'un pole à l'autre , & si tu découvres l'isle des foux , ne manque pas de t'y fixer toi & ta philosophique engeance.

P. S.

Ce petit Martian est aimable , dis-tu ? tant mieux :

il

il m'avait paru tel.... Ah ! si j'avais sçû que sa mere fût si près de moi, que j'aurais eu de plaisir à la voir.... Je ne sçais pourquoi je panche toujours pour cette pauvre Julie.... Mais ta Lucile a trop d'esprit pour moi.



LETTRE XI.

CLIFORT à GEORGES THOMAS.

VOUS vous trompiez , mon oncle , Lucile n'a pas absolument désapprouvé mon projet... Je sçavais bien , quoique vous en disiez , qu'il ne répugnerait pas à la grandeur de son ame... Il y a quelques petites difficultés dans l'exécution... Et sa réponse , ... enfin je suis content , cette réponse a mis le comble à tout ; en la lisant , j'ai versé quelques larmes : Julie qui m'observait , s'est crüe sacrifiée ; elle est mourante , elle en mourra , je l'espère ; la violente Lucile succombera sans doute à l'effort de sa rage ; c'est encore une de mes espérances. Si mes enfans survivaient à leurs meres , le Ciel

leur doit un coup de foudre ; il doit couronner son ouvrage... Otez-moi donc votre amitié , ôtez - la moi , mon oncle ; elle me soutiendrait peut-être , & je veux succomber.... Je suis tenté d'aborder Julie , une coupe à la main , de la lui présenter , de la verser dans le sein de Martian , & d'en dévorer les restes... Lucile,... ma Lucile ! ah Dieu ! ce caractère mâle qui se peint dans ses Lettres , est peut-être le charme invincible qui m'entraîne vers elle. Cette façon de s'exprimer fortement , décèle une grande ame : l'esprit n'atteint pas jusques là.... Eh ! que vous a donc fait cette Philosophie si reprochée ? La Philosophie est l'art d'envisager les choses dans leur ordre naturel , de fouler aux piés l'opinion , & s'élevant au-dessus du vulgaire , de contempler pour ainsi dire , dans la main de l'Eternel , la table immua-

ble des Loix qu'il prescrivit à la nature. Osez la contempler avec moi : je veux jouir encore une fois du privilège de l'homme, celui de réfléchir & de penser sans le secours d'autrui.

Mes sublimes spéculations sont en défaut , dites-vous , & ne fournissent point d'expédiens à ma situation extrême ; mais la nature , ma philosophie première , me les avait donnés ces expédiens ; les hommes me les ont ôtés. Pensez-vous que le Créateur , en nous donnant la portion d'intelligence nécessaire à la conservation de notre être , ait prévu que la prudence humaine irait plus loin que la sienne , que la société , au lieu d'être le charme de l'humanité , en serait le fléau ; que toutes les actions de l'homme , gênées & contrariées dans leur principe , seraient subordonnées à l'usage

à l'opinion ? Non. Il fit l'homme libre ; & l'homme voulut être esclave ; cet être vain & superbe qui crut s'arroger l'empire de la nature , est le seul des êtres créés , qui ne jouisse pas de ses privilèges. Sous une touffe d'herbe , l'insecte dispense à son gré ses amoureuses caresses ; le reptile n'a point d'entraves , & ses ressorts faciles le portent sans contrainte vers le reptile qui l'enflâme... L'homme comparé au reptile ! dites-vous avec colère ; oui , mon oncle , l'orgueil crut en faire la différence ; hélas cette différence n'est que dans la félicité ! L'insecte est libre , je ne puis trop le dire , & l'homme ne l'est pas.

Quelle bizarrerie ! quelle audace criminelle osa dicter des Loix que la nature réprouve ? Vit-on jamais le triste hybou & le corbeau vorace s'assembler dans nos bois pour régler

les ardeurs de la jeune colombe , lui prescrire des bornes , en déterminer l'objet?... Et ce corbeau lui-même , ce hybou hideux (car tout aime dans la nature) ce hybou , dis-je , en grimaçant ses nocturnes amours , a-t-il connu ces odieuses Loix ? Vit-on jamais le lion législateur , arracher à son lionceau la compagne qu'il a choisie ? Et l'homme appelle le lion un animal féroce ! Ô homme ! quel nom faut-il donc te donner?... Et vous me parlez de patrie , de famille , de devoirs , ... à moi dont le devoir est le supplice , la famille le tyran , & la patrie le berceau de mes malheurs ! Je vous demande d'abord ce que c'est qu'une patrie ? ce que c'est qu'une famille ? L'habitant d'une vaste forêt , le fan , né sous l'abri paisible d'un feuillage touffu , chérit le lieu de sa naissance : si le houx , toujours verd , couvre à la fois & em-

bellit sa retraite ; si , près de son bocage , une source d'eau pure s'offre à le désaltérer ; si les fréquentes incursions des chasseurs ne désolent point son azile ; ôtez-lui l'onde , la verdure , la sûreté , il cherche ailleurs une patrie. L'aiglon aime le rocher où pendent encore les débris de son nid : au lever du soleil , il rend hommage à son pere , l'aide à la poursuite de sa proie ; en soulage le fardeau , lui rend caresses pour caresses ; mais , si ce pere forcené , loin de le soutenir dans les airs , le précipite sur le roc , s'il le frappe & le blesse de son bec meurtrier , s'il lui refuse une part à la proie , l'aiglon se suffit à lui-même & ne connaît de pere que celui de la nature. Quant au devoir , mon oncle , il n'est point arbitraire ; le mien est de haïr les hommes : que je le remplis bien !... Voilà encore du bavardage philoso-

phique, me direz-vous ; mon dessein n'était pas de vous écrire ; j'ai pris machinalement la plume, comme entraîné par l'habitude, par la nécessité de m'entretenir avec vous : je voulais vous cacher la réponse de Lucile, ou vous la déguiser. Je me suis embarqué dans le raisonnement ; j'ai déraisonné peut être, & je finis par où je devais commencer.... La voilà cette réponse ;.... mon cœur n'a point de secrets pour vous.

RÉPONSE de LUCILE à CLIFORT.

» POURRAI-JE vous répondre,
 » homme faux & subtil ? Mon ame,
 » avilie par la vôtre, pourra-t-elle
 » donner au mépris l'expression qui
 » le caractérise ? Oui, je parle à Cli-
 » fort, &, toute dégradée que je suis
 » à mes yeux, je l'apperçois encore
 » bien loin sous la poussière de mes
 » piés.

» Je

» Je rends grace à ma belle rivale
 » des *roses* dont elle me *colore* : quant
 » à l'éclat des *lys* qu'elle emprunte
 » de moi , dispensez-la de reconnaif-
 » fance.

» A travers l'art infini qui brille
 » dans votre Lettre , je démêle une
 » espèce de crainte que je ne conçois
 » pas : il semble que je ferais en droit
 » de vous faire quelque reproche ;
 » eh ! pourquoi vous en ferais-je ,
 » Clifort ? Ne sçais-je pas que vous
 » êtes un homme , que tout Etre
 » féroce que l'on appelle de ce nom ,
 » a le privilège d'être faux , parjure ,
 » dénaturé , infâme. . . . Et puis tout
 » cela dépend-il de vous ? Vous êtes-
 » vous fait vous-même ? Non. Le
 » cœur de Clifort n'est pas un cœur
 » vulgaire : il faut deux ames broyées
 » & paitries ensemble pour absorber
 » les ardeurs de la sienne. Je conçois
 » tous les avantages d'une si belle

» union ; mais , méchant , crains de
 » rapprocher ces antipathiques moi-
 » tiés d'un détestable tout ; tu con-
 » serverais plutôt le salpêtre au mi-
 » lieu des flammes , & des flammes
 » au sein des flots ! ... Pour suivons :
 » voici le touchant de la sienne. Il
 » sçait ce qu'exige de lui le sacrifice
 » qu'il s'impose , & sa chaste ar-
 » deur.... Oh ? la chaste ardeur est
 » unique. Prendre deux femmes au
 » lieu d'une , est un excès de chasteté
 » qui n'appartient qu'à Clifort , qui
 » ne peut être comparé qu'à l'amour
 » de Clifort , ou bien à sa délica-
 » tesse.... Je n'en verrai pas davan-
 » tage , je la brûle cette Lettre indi-
 » gne , non que j'en sois affligée ,
 » mais elle est révoltante. Il est infâ-
 » me de porter la mort dans le sein
 » d'une amie , & de cacher sous des
 » fleurs le poignard dont on l'assas-
 » sine... Cet art infernal , cette hor-

» rible subtilité ; mais vous me
 » croiriez offensée , & je vous jure
 » par ... par la beauté de ma rivale ,
 » que mon ame ne fut jamais plus
 » tranquille , mon esprit plus libre...
 » je dirais presque ma joie ! oui , ma
 » joie.... Il m'aime ! il l'a dit aux
 » hommes , il l'a dit aux Dieux ,
 » & les hommes ne l'ont pas... Eh !
 » ne sont-ils pas tous complices ? ...
 » Le voilà donc découvert ce secret
 » & digne motif d'un voyage précipi-
 » té ? Voilà ce mystère que je ne
 » pouvais comprendre ! Insensée ,
 » je pleurais ! ... , Ah ! fuis plus loin
 » encore : que ta Julie & toi , bannis
 » s'il est possible , de cet univers que
 » j'habite , laissent entr'eux & moi
 » l'immensité des mers & le vaste
 » espace des Cieux ; plus rapide que
 » ma haine , fuis ton épouse indignée
 » comme ma pensée s'éloigne d'un
 » parjure... Déjà j'ai oublié que tu

» me fus cher : le nœud coupable
» qui m'unissait à toi , déjà reprouvé
» des hommes , est abhorré de mon
» cœur ; trop lent , trop difficile à
» briser , ma haine le dévore ; ton
» nom se perd avec le souvenir dans
» l'effrayante nuit des songes ; il ne
» me reste de toi que . . . que ma fille ,
» grand Dieu ! . . . Clifort , pardon-
» nez à mes transports ; peut-être
» trop prompte , trop sensible
» Non. Mon attendrissement même
» aigrit mon désespoir ; c'est cette
» fille infortunée , c'est ce gage dé-
» plorable d'un amour monstrueux
» qui justifie tout l'éclat de ma rage...
» Homme vil ! pere dénaturé ! dans
» cette Lettre étudiée , le nom de
» Juliette s'est-il même échappé de
» ta bouche ? Parlons de sang froid ,
» Clifort ; je suppose possible cette
» basse union que vous me propo-
» sez ; je veux que vos soins , parta-

» gés entre Julie & moi , nous dis-
 » pensent également ce bien chimé-
 » rique où vous croyez courir , quel
 » sera le sort de nos enfans ? Je dis
 » nos , car votre amour barbare n'a
 » pas respecté la nature dans l'objet ,
 » même préféré , & l'amante d'un
 » homme féroce , n'est comme moi
 » que la plus infortunée des meres...
 » Et Clifort s'applaudit ! *Ton ame ,*
 » dit-il avec audace , *plâne enfin dans*
 » *sa sphère* : ne te sens-tu pas transf-
 » portée au-dessus de toi-même , au-
 » dessus des êtres vulgaires ? ... Plût
 » aux Dieux , homme méchant &
 » fourbe ; si je m'élevais jamais au-
 » dessus de ta tête , ce serait pour
 » retomber sur toi , me briser en
 » tombant , & t'écraser sous le poids
 » de ma chute. Adieu « .

Voilà la lettre dont je voulais vous dérober la connaissance. Avouez ,

mon oncle , vous qui connaissez mon embarras , l'horreur de ma situation , les combats de mon cœur ; avouez qu'il est affreux de s'attirer les noms de méchant , de parjure , d'infâme.... Moi infâme ! Ah Dieux ! ah Lucile ! que ne peux-tu descendre dans mon cœur ! ... Que répondre ? ... que faire ? ... quel parti prendre ? ... Vous avez vécu , mon oncle ; vous connaissez l'infortune attachée à l'humanité , vous avez lû l'Histoire , les Romans , les Héros fabuleux ou vrais : tout ce qui s'est attiré l'attention des hommes dans l'antiquité la plus reculée , tous les malheurs connus , rassemblés , épuisés sur une même tête , pourraient-ils jamais égaler les miens ? ... On m'appelle , j'entends la voix de Martian ; peut être que Julie.... Je tremble , & je vous quitte....

O prodige de grandeur & de sen-

sibilité ! O femme , créature céleste !
 Dieux ! il est donc encore quelques
 plaisirs réservés au malheur extrême ?
 Quand je vous ai quitté , Julie étoit
 sur son lit ; son front étoit ferain , & sa
 bouche riante peignait la douce paix
 de son ame angelique. *Assseyez-*
vous , m'a-t-elle dit , assseyez-vous ,
Clifort ; séchez les pleurs que vous versez
sur moi : ces momens ne sont point desti-
nés aux larmes ; je vais faire des heureux ;
ce jour est le plus beau de ma vie. Un
pouvoir inconnu m'a dessillé les yeux ; je
les ouvre avec complaisance sur vous &
sur mon fils. Martian , embrassez votre
pere ; Clifort , embrassez votre fils.
La fortune de Lucile , médiocre sans
doute , fut un prétexte à l'avarice de vos
parens : la mort de mon frere a rendu
depuis peu la mienne considérable. J'en
fais don à Lucile. Qu'elle aille , ce contrat
à la main , forcer votre pere à rougir.
Epousez-la , Clifort : qu'elle adopte mon

*fil*s ; que ce *fil*s lui soit cher , mes vœux
 seront remplis. Je consacre à mon Dieu
 les restes de ma carrière. Si ce que je fais
 est bien , j'en demande le prix ; embrassez-
 moi , éloignez-vous , & ne me répondez
 qu'au retour de l'Autel.... Je me précipi-
 te à ses piés ; je veux ouvrir la bou-
 che : elle insiste , paraît s'offenser ;
 en un mot , je la quitte pénétré d'at-
 tendrissement , d'admiration & de
 respect. O mon oncle ! est-ce donc
 un Ange sous une forme humaine ?
 Non ; c'est un Dieu tutelaire ! Je ne
 la vois jamais sans éprouver cette
 sensation sacrée promise à l'homme
 juste : la pureté de son ame aimante
 surpasse encore sa sensibilité. Depuis
 deux mois que le Ciel me réunit à
 ses charmes , les épanchemens de
 nos cœurs sont fréquens , & ne nous
 conduisent jamais à ces instans de
 faiblesse qu'amènent presque tou-
 jours l'attendrissement & les larmes.

Si nous nous faisons quelques caresses , c'est par l'entretien du jeune Martian qui , partagé sans cesse entre sa mere & moi , reçoit & rend mille tendres baisers.... Lui répondre au retour de l'Autel ! ... Eh ! que lui répondrais - je ? J'irais enrichir Lucile des dépouilles... de qui ? de la céleste Julie ! Ah ! que tout ce qui respire , se dépouille avant elle , que les Grands de la terre fassent choix de leurs plus rares trésors , qu'ils fléchissent le genou , & les entassent aux piés de ma Julie , l'univers doit cet hommage à la vertu ! Cependant l'état de mes enfans , le désespoir de Lucile... Ah Ciel ! avec quelle horreur je rentre dans moi-même ! ... J'avais bien vû un précipice à côté de moi , mais je n'en avais pas sondé la profondeur. Aujourd'hui mon oeil le contemple , le fixe avec effroi , & , dans l'impossi-

bilité où je suis de le franchir , le seul parti qui me reste , est de m'y précipiter. . . . Lucile , . . . Julie , . . . mes enfans , . . . chers enfans , quel sera votre sort ? . . . Pour laquelle de vos deux meres. . . . Mon oncle , ne vous est-il jamais arrivé de penser à l'éternité supposée malheureuse ? d'entasser siècles sur siècles , des millions de siècles sur des millions de siècles , d'entasser , entasser encore , & de perdre la raison ? . . . Voilà précisément mon état actuel.

Epouser Lucile , épouser Julie , n'épouser ni l'une ni l'autre , & m'abîmer dans les flots , voilà , je crois , à quoi se réduisent tous mes moyens. . . . Hélas ! je veux croire que tout est bien dans la nature ; je voudrais cependant qu'un penchant aussi doux , aussi pur que l'amour , ne fût point le supplice des cœurs : cet ouvrage du moins me paraîtrait

plus digne d'un Etre bienfaisant....
 Bon Dieu ! que je vous ennuye ,
 mon oncle ! mais à quoi me résoudre ? Il me semble qu'en écrivant ,
 je m'éloigne du précipice.... J'adore
 Julie , j'idolâtre Lucile ; je ne sçais
 sous quels traits divers se peignent
 à mes sens ces passions extrêmes :
 peut-être Lucile est aimée davan-
 tage , mais j'accorde à Julie un sen-
 timent plus pur d'estime & d'admi-
 ration : pour l'une , mon sentiment
 est plus vif ; il est plus auguste pour
 l'autre.... Mon oncle , mon excel-
 lent oncle , fixez mes esprits incer-
 tains , ne me dites pas d'abandonner
 Julie , ne me dites pas de porter la
 mort dans le sein de Lucile.... Que
 me direz-vous donc ? Je suc-
 combe à mon agitation , je verse
 des larmes de tendresse & de rage.

LETTRE XII.

GEORGES THOMAS à CLIFORT.

OUI. Pleure , jeune homme , pleure , verse des larmes de sang : tout ce qui t'appartient , tout ce qui dût t'être cher , porte un caractère de vertu sublime , où des ames comme la tienne ne peuvent jamais atteindre. Ton pere n'est plus : écoute ses dernieres paroles. » Je meurs , » mon frere , & le remord m'attend » aux portes du tombeau. Tandis » qu'il en est encore tems , défendez- » moi de ses approches ; je veux » mourir en paix. Ecrivez à mon » fils , à ma fille : dites leur que trop » tard.... Je veux mourir leur pere : » qu'ils s'unissent sous ces funébres » auspices ; je rends à mon fils la

» fortune que mon injustice voulut
 » lui arracher ».... A ces mots il expire.

Je deviens aujourd'hui ton pere ,
 & je joins l'ascendant de l'autorité
 à la voix de l'amitié. Jusqu'ici j'ai
 parlé en oncle trop complaisant sans
 doute ; je parle en pere allarmé sur
 tes mœurs. Ta derniere Lettre m'a
 fait pitié : peux-tu , sans rougir , ren-
 verser les usages les plus saints , les
 loix humaines & divines , tout jus-
 ques au bon sens ? Mais , avant que
 l'on donnât aux égaremens de tes
 pareils le beau nom dont ils se dé-
 corent , sçais-tu comment l'on nom-
 mait ton auguste Philosophie ? Dé-
 reglement de l'esprit , corruption du
 cœur , écueil des mœurs , peste de
 la Société ; les plus modérés la nom-
 maient folie. Le nom de Philosophe
 est-il donc si précieux qu'on veuille
 le porter au prix de l'estime publi-

que ? Mon ami , la Philosophie est dans le cœur droit & simple ; on ne la définit point par des mots ; elle se peint dans les actions de l'homme. Celui que l'on nomme Philosophe est moins sot que celui qui l'admire ; celui qui dit je suis un Philosophe , est plus sot que les deux autres. J'en ai vû plus d'un de cette espèce ; je les ai écoutés , lûs , examinés de près , & je n'ai vû que des diseurs de rien , fabricateurs subtils de sophismes grossiers , beaux esprits faute de bon sens : les sottises & les petites Maîtresses se chargent du soin de les préconiser ; elles feraient mieux de les nourrir , ce serait en diminuer l'espèce.... Eh ! malheureux , laisse là cette manie funeste , & , dans les événemens de la vie , ne cherche que les routes connues ; n'intéresse pas dans tes querelles la nature & les Dieux : ils ne s'en mêlent point , ils

ne s'occupent point de tes folies ;
 laisse là tes reptiles , tes colombes ;
 compare l'homme à l'homme , &
 ne va pas chercher ailleurs des bêtes :
 si tu veux rapprocher les extrêmes ,
 compare-moi à un Philosophe mo-
 derne ; animal pour animal , je pré-
 fère le plus risible.... Je te l'ai déjà
 dit ; tu fais des Romans , les esprits
 faux t'applaudissent , tu es perdu ; le
 sophisme éblouit ta raison encore
 incertaine : arrête , imprudent ! Tu
 marches sur le piège que l'erreur a
 caché sous des roses. Ah Dieux !
 qu'est devenue la simplicité de nos
 peres ? où s'est réfugiée la douce paix
 qui régissait la terre ? Est-ce un fléau
 du Ciel ? Est-ce l'effet de la vicissi-
 tude ? Les tems seraient-ils venus où
 tout Etre créé doit porter en naissant
 le sceau de l'infortune ? Celui qui
 submergea la terre dans un déluge
 d'eaux , veut-il la submerger encore

dans un déluge de *lumières* ? Qu'il nomme donc le juste qui doit échapper à ses vengeances ; je le cherche & ne le trouve pas.... Mais je hais les moralités presque autant que la Philosophie. Revenons à tes embarras , à tes chagrins.

La Lettre de Lucile est telle que je l'avais prévue ; Lucile écrit bien , mais Julie agit encore mieux , & la parole ou l'action , la bouche ou l'ame , sont d'un poids inégal dans la juste balance. Lis , lis cette Lettre forcenée , & rappelle-toi les paroles touchantes , la générosité de l'aimable Julie ; ose les comparer.... Et tu hésites , malheureux ! tu hésites ! va , tu ne méritais pas le digne objet que le Ciel te renvoie.

Faut-il te dire ce que je pense ? Ce procédé noble de Julie , ce pouvoir inconnu qui , dit-elle , l'inspire , est un prodige du Ciel en faveur de sa
 vertu,

vertu , ce n'est point à Julie , c'est à toi que le Ciel a parlé : en t'indiquant ce que tu pouvais , il t'a prescrit ton devoir ; le Ciel t'a dit , par la bouche de la vertu même : *Ecoute , Clifort , tu as conduit quatre infortunés sur les bords d'un volcan ; ne pouvant les sauver tous des flammes , ton devoir est d'en garantir le plus qu'il est possible : tes premiers soins sont dûs à tes enfans ; tu peux sauver l'une des meres : il faut une victime , choisis.*

Heureux Clifort , sans cette inspiration céleste , ni toi ni moi n'eussions jamais imaginé l'innocent & simple moyen de donner un état à tes enfans. Mais , Lucile , diras-tu , ... il faut une victime , répond le Ciel ; vous étiez cinq infortunés , quatre échappent à l'opprobre ; rends grace au bras puissant qui daigne s'étendre sur toi. . . . La victime est nommée.

P. S.

Ecoute , j'aurais envie ; mais de quelle utilité : oui , je jugerais des rapports de l'ame au visage ; envoie-moi le portrait de Julie.



LETTRE XIII.

CLIFORT à GEORGES THOMAS.

JE commence par transcrire la Lettre que j'ai reçue de Lucile : vous jugerez mieux après de l'ascendant que vous avez sur ma raison.

LUCILE à CLIFORT.

» J'ai pleuré sur votre pere , pleu-
 » rez sur moi , Clifort ; oui , pleure ,
 » ou viens sécher mes larmes.

» Sur le bord de sa tombe , ton
 » pere m'a nommé sa fille : du haut
 » de l'Empirée , il nous contemple
 » peut-être , & je ne suis point ton
 » épouse : s'il m'interroge , Clifort ,
 » qu'oserai-je lui répondre ? Lui dirai-
 » je que mon orgueil offensé a re-
 » jetté ses bienfaits ? Lui montrerai-

» je en toi un fils rebelle , un pere
 » dénaturé , un époux parjure ?
 » Je frémis. Songe que ton pere est
 » au séjour de la foudre , qu'il te
 » voit dans les bras d'une étrangère...
 » Non ; c'est à mes yeux seuls que
 » ce spectacle est réservé : en vain les
 » voiles de la nuit dérobent vos plai-
 » sirs au reste de la terre. Couple
 » ingrat , je vous suis au fond de
 » votre retraite ; mon œil étincélant
 » perce l'abîme de la nuit & l'im-
 » mensité de l'espace ; je te vois
 » enyvré , palpitant de plaisir , dévo-
 » rant les appas ; quels appas ,
 » juste Ciel ! Trop de prévention se
 » mêle peut-être à mes ennuis ; mais
 » je vois ta Julie pâle , livide , hy-
 » deuse , embarrassant ton cou de ses
 » bras froids & secs , roulant sans
 » expression des yeux où la nature
 » n'osa placer le sentiment ; & si ,
 » dans ses regards , je démêle quel-

» ques traces de plaisir , c'est cette
 » sensation de fiel , connue des mau-
 » vais cœurs , le plaisir infernal d'hu-
 » milier , de navrer de douleur une
 » rivale plaintive.... Voilà le digne
 » objet que Clifort me préfère , qu'il
 » ose m'associer ; voilà *cet Ange des-*
 » *cendu du Ciel pour alléger le fardeau de*
 » *sa vie.....* Oui , il t'allégera ; mes
 » plaintes , mon amour t'importu-
 » nent sans doute : c'est un fardeau
 » dont il faut te soulager... Ne crois
 » pas que j'embrasse le parti de l'in-
 » famie ; c'est une petite mortifica-
 » tion que j'ai voulu te donner : il en
 » est d'autres ; les plus violens seront
 » préférés ».

J'ai lu cette Lettre , j'ai frémi ,
 j'ai rougi , mais j'ai rempli vos vœux ;
 les décrets que vous nommez céles-
 tes , peut être mon devoir ; j'ai tout
 sacrifié à Julie ; Lucile en mourra ,
 je la suivrai de près.

Ah Dieu ! qui m'eût dit , il y a quinze ans , que la possession de Julie me coûterait des pleurs sans cesser même de m'être chère ? Grande dans le malheur , humble dans sa fortune , son front modeste a rougi devant moi ; noble & compatissante , elle a versé sur le sort de sa rivale des pleurs que , pour elle , elle eût scû dévorer ; elle volait , en riant , au cillice ; elle marche à l'hymen avec sérénité ! la vertu l'accompagne partout , partout elle est égale ; partout elle est riante.... Il naît d'étranges idées dans l'esprit de l'homme ; lorsque je considère Julie avec attention , je ne puis me défendre d'un mouvement de jalousie : jamais une caresse , pas le moindre soupir , le mot d'amour n'échappe jamais de sa bouche ; je crains de n'être pas aimé : qu'aime-t-elle donc ? Son fils ! Et je suis jaloux de mon fils, Lucile

est violente , j'en conviens ; son amour tient de l'empportement , mais cet empportement est de l'amour.... Ah ! mon oncle , si je fors quelquefois des bornes de la raison , ne vous étonnez pas ; étonnez-vous plutôt de m'en trouver quelque vestige. En prenant la plume , le nom de mon pere précédait mes sanglots ; je voulais le pleurer avec vous , & ne m'entretenir que de lui , de mes regrets , de ma reconnaissance ; mais tant de sentimens aigus élevent à la fois leurs cris tumultueux , que ma raison est trop faible pour leur imposer un frein. Rien ne peut rétablir l'ordre dans un cœur qui n'en connaît plus , dans une ame épuisée qu'absorbent à la fois , l'amour , les regrets & le lugubre désespoir..... Il n'est donc plus ce pere infortuné qui jadis..... Mais je dois des pleurs , non des reproches à sa cendre.....

Mes enfans , vous l'emportez sur toutes les affections de mon ame ; je vais vous donner un pere , mais vous me donnerez la mort ; ma parole est donnée , Julie triomphe , Lucile expire , mais je n'aurai pas le tems de l'apprendre. Adieu , mon oncle , voilà peut-être la dernière de mes Lertres.

Je vous envoie le portrait de Julie ; elle n'est pas régulièrement belle : le peintre a même négligé le je ne sçais quoi qui la rend touchante ; mais vous y trouverez cet air de douceur & de modestie qui me coûtent la vie.



LETTRE XIV.

CLIFORT à GEORGE THOMAS.

AH ! mon oncle , je suis perdu ! perdu sans ressources ; je ne connaissais encore que la moitié de mes malheurs : le sacrifice que je vous ai promis , est impossible ; de toute impossibilité. Je me disposais à marcher à l'Autel comme une victime qu'on y traîne ; Julie se préparait à me suivre , lorsque cette Lettre de Lucile est venue déconcerter toutes nos mesures.

LUCILE à CLIFORT.

» J'ai réfléchi sur votre caractère :
 » en général vous êtes tendre & fai-
 » ble ; les cœurs qui ressemblent au
 » vôtre , ne sont point vicieux ; mais

» ils ouvrent au vice un accès fa-
 » cile : susceptibles de toutes les im-
 » pressions , ils sont rarement capa-
 » bles de réprimer les mauvaises ; ce
 » caractère est dangereux , très-dan-
 » gereux ! & vos pareils , Clifort ,
 » donnent dans les excès les plus
 » repréhensibles , s'ils n'ont pour
 » sauve-garde l'œil vigilant d'un ami
 » solide & vrai.

» Cependant , dans l'état où je
 » suis , mes réflexions m'ont assez
 » satisfaite ; vous êtes faible ; un
 » mouvement involontaire vous en-
 » traîne à l'infidélité , tant mieux ;
 » un goût plus décidé serait plus
 » indéracinable.

» Vous êtes tendre , tant mieux
 » encore ; vous ne tiendrez pas aux
 » pleurs , aux caresses de votre fille ,
 » aux cris de votre épouse ; vous ne
 » me haïrez point.... Toi , me haïr !
 » le pourrais-tu jamais ? Moi qui ,

» comptant pour rien les terreurs de
 » mon pere , les menaces du tien ,
 » sacrifiai tout à l'instant passager où
 » je pouvais te rendre heureux.

» Peut-être je m'abuse , n'importe ,
 » je chéris mon erreur , & voici com-
 » ment je raisonne pour fasciner mes
 » yeux.

» A quinze ans , tu sentis ton cœur
 » à peine éclos palpiter sous ta main ;
 » tes yeux chercherent l'aliment d'un
 » desir inconnu ; Julie te parut créée
 » pour ton ame aimante , (toute
 » femme est un Dieu pour des yeux
 » de quinze ans :) soit qu'elle ait pris
 » du goût pour toi , soit que d'autres
 » aventures aient préparé sa défaite ,
 » elle eut les prémices de ton cœur ;
 » le dégoût succéda à la jouissance ;
 » tu l'abandonnas à son opprobre.
 » Le besoin d'aimer t'ouvrit une nou-
 » velle carrière ; peut-être trouvas-tu
 » dans moi quelque solidité , & l'hy-

» men rendit plus auguste le nou-
 » veau choix de ton cœur ; tu m'ai-
 » mas dans l'innocence ; quinze ans
 » s'écoulerent dans la paix & dans
 » les plaisirs : tant de jours fortunés
 » amenerent enfin le jour de déses-
 » poir : on t'arracha de mes bras , on
 » m'arracha des tiens ; le bruit de
 » mon malheur frappa l'oreille de
 » Julie : son sexe est vain , facile à
 » s'éblouir : telle femme croit avoir
 » des droits au lit de son amant , qui
 » n'en a qu'à son mépris ; celle-ci
 » fut du nombre : elle galoppe vers
 » toi , son fils en croupe , ses appas
 » la suivent de loin ; elle arrive , elle
 » pleure , son fils braille , tu t'atten-
 » dris , & vous voilà tous à pleurer.
 » N'est-il pas vrai , mon ami , que
 » voilà le nœud de l'affaire ? Je te le
 » répète encore , tu es faible & non
 » vicieux : eh bien ! il faut donc te
 » communiquer une partie de mes

» forces.... Ecoute, je n'use pas avec
 » toi de ruses bien subtiles ; je veux
 » te ramener à moi , voici tout uni-
 » ment mon plan : Juliette part avec
 » ma Lettre ; sans doute elle est déjà
 » sur tes genoux ; elle sçait bien son
 » rôle, & si , pour t'attendrir , il faut
 » lutter de criailleries avec ton pe-
 » tit, je ne sçais qui ; elle a la
 » poitrine forte, & des larmes inta-
 » rissables. Julie lui fera la grimace ;
 » c'est encore un point que j'ai pré-
 » vû : or je t'avertis que ta fille est la
 » plus déterminée grimaciere qu'il y
 » ait au monde ; elle ne fera point
 » en reste. Tel est mon ordre de ba-
 » taille : quelques jours après (j'ai
 » mes raisons pour n'en déterminer
 » aucun) j'arriverai moi - même :
 » nous verrons alors si ta petite aven-
 » turiere de Julie osera lever les yeux
 » sur Lucile , si l'intrigue d'un jour ,
 » l'amourette d'un instant peut éclip-

» ser l'amour auguste d'une épouse...
 » Tu la verras rampante , humiliée !
 » sa beauté , évanouie avec l'illusion ,
 » fera place au dégoût ; tu jetteras
 » sur elle un regard de pitié , un de
 » repentir sur moi ; je te pardonnerai ,
 » je t'emmènerai en triomphe ,
 » & nous rirons de nos chagrins ...
 » Tu me trouves bien vaine , bien
 » gaie ; je te l'ai dit , je m'abuse peut-
 » être ; mais j'ai besoin de m'abuser ,
 » mon bonheur est dans l'illusion....
 » Il fut un tems où je le croyais en
 » toi ! Ne me reproche pas l'enjoue-
 » ment d'un instant : je pleurais il y
 » a une heure ; les larmes cherchent
 » déjà à se faire un passage ; mon
 » esprit fatigué s'échappe à la triste
 » austérité du cœur , & s'égaie à l'in-
 » scû du maître.

» Juliette est donc auprès de toi ;
 » tu la presses peut-être sur ton
 » cœur... Hélas , quoiqu'absente de

» toi , tout mon être remplit les
 » lieux que tu habites ; il ne me reste
 » de moi-même que la triste faculté
 » de gémir. Contemple ce qui t'en-
 » vironne , contempletoi toi-même ,
 » tu trouveras partout l'image de la
 » triste Lucile ; les larmes de Juliette
 » sont celles que je versai sur elle ,
 » lorsqu'elle vola vers toi ; je la char-
 » geai de les répandre dans ton sein :
 » ses caresses naïves , les baisers dont
 » elle couvre ton visage , sont les
 » baisers de ta Lucile ; c'est l'ame de
 » ton épouse qu'elle épanche insen-
 » siblement dans la tienne. Ah
 » Dieux ! Et cette ame préoccupée ne
 » m'offrirait qu'une moitié odieuse ?
 » Et ce cœur paternel partagé entre
 » ma fille &.... Ne t'ai-je pas dit que
 » je ne ferais pas long - tems sans
 » pleurer ? ... Mes yeux se troublent ,
 » le papier se baigne.... Je t'aime , &
 » tu m'ôtes , cruelle , jusqu'à la dou-
 » ceur de te l'écrire ».

Je reçois à l'instant cette Lettre des mains de Juliette elle-même : cette aimable fille s'est précipitée dans mes bras , je me suis attendri... Eh ! qui ne s'attendrirait pas ? J'ai différé la cérémonie , j'ai prié Julie de suspendre d'un jour... Cependant il semble que le Ciel m'ait envoyé ma fille pour être reconnue de sa nouvelle mere. Je suis tenté de précipiter.... Mais si Lucile survient ? Oh ! quel comble de trouble & d'embarras ! Allons , il faut attendre à demain.



LETTRE XV.

GEORGES THOMAS à CLIFORT.

JE t'avouerai que tu commences à m'intéresser, & , pour la première fois , j'ai éprouvé le desir d'être auprès de toi , nous sommes trop éloignés ; & , depuis ta dernière Lettre , il s'est sans doute passé bien des choses dont je brûle d'être instruit. Je sens que ma présence te serait nécessaire ; mais il est trop tard : tout est consommé sans doute. La dernière Lettre de ta Lucile me recommande un peu avec son caractère : il y a du sentiment dans cette Lettre , & cela mérite peut-être quelques réflexions de ta part ; mais sans doute il n'est plus tems.

J'ai reçu le portrait que je t'avais

demandé ; je ne fais trop pourquoi... Je veux croire que Julie est un prodige de la nature ; mais le prodige même a des bornes, & l'imagination échauffée de celui qui peint une beauté touchante , ne connaît ni bornes ni vraisemblance.... Quoi ! Julie pourrait.... Quoi ! ce front ,... ces yeux ,... cette bouche.... Il est là ce portrait ; il y a deux heures qu'il est sur cette table , & mes yeux y sont fixés depuis deux heures.... La jolie chose qu'une femme jeune , jolie & sage ! Ce qui me frappe surtout , c'est que chacun de ces traits pris séparément , est un larcin fait à la volupté , & leur ensemble inconcevable est le portrait de la vertueuse. La pudeur , la vérité , le regard chaste , la naïve candeur , s'y transforment en amours : on les reconnaît cependant.... Ote-moi ce portrait , mon ami , c'est un subor-

neur de raison , un.... Ecoute, il me vient des idées bizarres , folles , extravagantes ! n'importe, es-tu marié ? ne l'es-tu pas ? Ecris-le moi , écris-le moi bien vite... Je te dirai pourquoi.... La jolie chose qu'une femme jolie & sage !



L E T T R E X V I.

CLIFORT à GEORGES THOMAS.

MOI marié ! mon oncle. Ah ! je ne ferai jamais marié : on ne marie pas des malheureux de mon espèce !.. Demandez - moi si je suis mort , je vous répondrai que l'instant ne peut être éloigné ; je sens que je mourrai , non d'amour , mais de rage ; je suis arrangé là - dessus , & depuis peu je vois tout d'un œil d'indifférence que vous auriez peine à concevoir.

J'avais différé mon sacrifice d'un jour ; vous sçavez que Lucile m'avait annoncé son arrivée sans en déterminer le moment : devinez... Elle a suivi sa lettre , elle est arrivée le jour même.

J'étais auprès de Julie ; Juliette

était avec nous : il semblait que le Ciel l'eût conduite pour assister à la cérémonie , pour être reconnue adoptée de sa nouvelle mère : déjà la douce Julie l'embrassait , la caressait , l'accoutumait au nom de fille... On m'annonce Lucile ; il y a trois jours que l'enfer les a réunies.... Elles ne se sont point encore vûes... Je tremble de penser qu'elles peuvent se rencontrer.

Les enfans ont déjà fait connaissance : il semble que la nature leur parle & leur donne déjà des sentimens de freres.... Que leurs meres sont éloignées de cette sainte union ! Ce qu'il y a d'unique , d'excellent , c'est que je m'épuise à les appaiser l'une & l'autre : je partage mon tems entr'elles ; je leur fais les protestations d'amour les plus vives , les plus convaincantes , & toutes les deux me boudent ; je crois qu'elles

me haïssent.... Elles n'ont pas encore pris l'air. Renfermées l'une & l'autre dans leurs petites cellules, elles semblent méditer profondément quelque éclatante folie..... O Ciel ! je vois de mes fenêtres.... Ce sont elles !.... Julie sur la terrasse, Lucile dans le jardin, ... & les enfans qui folâtraient ensemble comme si de rien n'était.... Elles s'aperçoivent,.. Quel courroux dans le regard de Lucile ! quelle contrainte dans le maintien de Julie ! ... Elles s'approchent ! Vont - elles se parler ? Non. Elles se tournent le dos ; elles ont l'air distrait, elles chantent, mon oncle ! ... elles chantent ! ...

Elles se sont vûes ! elles se sont parlé ; j'étais présent. Ah ! mon oncle, comment peindrai-je dans tout son jour la vertu de Julie sans en ternir l'éclat ?

Lucile avait pensé ne trouver dans

Julie qu'une de ces femmes adroites , victimes prétendues de la séduction , qui , sous le nom d'illustres malheureuses , ont sçu rendre intéressante l'histoire de leurs amours : vous l'avez pû remarquer dans ses Lettres. Elle en était fortement prévenue , & le premier coup d'œil qu'elle a porté sur sa rivale , était plus qu'offensant.

Nous étions rassemblés dans la salle à manger autour d'un feu trop négligé pour être bon. J'attendais avec saisissement l'événement d'une scène amusante sans doute pour tout autre que moi. Le silence était expressif ; Lucile s'était chargée du soin du feu , le retournait dans tous les sens , brisait pêles & pincettes , & se mordait les lèvres. Julie faisait les honneurs de la maison avec cet air d'aisance & d'enjouement dont je vous ai tant parlé : il était tard ;

l'heure du souper ne fut point dérangée : on nous servit à l'ordinaire ; le couvert de Lucile n'échappa pas à la vigilance polie de sa rivale ; les deux enfans eurent aussi leurs places : Julie se mit entre les deux , les caressa indistinctement , les invita à chanter, but, mangea, parla comme à l'ordinaire. Lucile & moi la regardions avec étonnement ; nous ne touchâmes à rien. Les enfans se retirèrent enfin , les domestiques les suivent ; je reste avec , ... dirai-je mes deux femmes ! Lucile parla la première..... » Monsieur (me dit-elle d'un ton de politesse froide & forcée) » pourrais-je vous demander » où je suis ? chez qui je suis descendue ? A l'air , aux soins que se donne » Mademoiselle , je serais tentée de » croire que je l'importune : je pense » fais être chez vous ; me serais-je » trompée ? « ... *Oui, Madame, cette maison*

*maison m'appartient : en voilà le contrat
 dont je vous fais présent , je le joins au
 reste de ma fortune que je vous ai destinée
 depuis long-tems.... A moi , Mademoi-
 selle ! A vous , Madame. Si vous
 connaissiez bien le prix que je puis mettre
 à ces sortes de choses , vous seriez moins
 étonnée. Je vous ai fait un don plus cher
 à mes yeux , sans doute indifférent aux
 vôtres ; mais , du moins , qu'il ne vous soit
 pas odieux ! Daignez être la mere de
 Martian , & je chérirai dans vous l'épouse
 de Clifort.... A ces mots , Lucile de-
 meura quelque tems comme frap-
 pée de la foudre. » Troublée ,
 » anéantie (repliqua-t-elle avec con-
 » fusion) je doute encore si c'est à
 » moi que vous parlez.... Je vous ai
 » méprisée ; j'en rougis : votre ame
 » est au dessus de la mienne ; je l'a-
 » voue , je le dirai à toute la terre ;
 » n'exigez rien de plus. Incapable de
 » reconnaissance , je n'accepte aucun*

» de vos dons : incapable de vous
 » aimer, je renonce à votre amitié...
 » Je vous admire, je vous hais, &
 » je pars «..... A ces mots, elle s'é-
 chappe avec la rapidité de l'éclair.
 La nuit était trop avancée pour
 prendre le parti de retourner à la
 ville. J'obtins d'elle qu'elle atten-
 drait le jour; elle y consentit à peine,
 & la révolution de la nuit l'ayant
 mise dans l'impossibilité d'exécuter
 son dessein, elle est encore au lit
 qu'elle espère, dit-elle, ne quitter
 qu'avec la vie.... Julie, inquiète,
 attentive, lui prodigue les soins
 d'une amie tendre, & ce spectacle,
 à la fois attendrissant & terrible, est
 peut-être pour moi le comble des
 maux que j'ai soufferts..... Adieu,
 mon oncle, j'ai dérobé cet instant à
 mes tristes devoirs; je retourne où
 l'amour & la crainte m'appellent....
 Ah ! s'il était vrai, si vous aimiez

un peu le pauvre Clifort, vous n'hésiteriez pas un instant à voler à son secours. Jamais votre présence ne lui fut si nécessaire ; mais vous ne l'aimez pas , il n'est aimé de personne.



LETTRE XVII.

GEORGES THOMAS à CLIFORT.

GEORGES Thomas , Citoyen de Geneve , oncle du plus grand fou qui soit né dans sa République , est depuis deux heures à Paris , & déjà s'y ennuye. Le porteur de ma Lettre va te prendre avec ma chaise ; il t'amenera s'il te trouve encore en vie : tu viendras m'embrasser , & tu t'en retourneras bien vite. Je hais les amoureux , & je suis sûr que tu m'ennuyeras à la mort.

Par la même raison , je me garderai bien d'aller à ton hermitage. O mon Patron Georges ! que deviendrais-je s'il fallait tâter le pouls à l'une , donner un verre d'eau à l'autre qui ne manquerait pas de s'éva-

nour régulièrement six fois par heure.... Pour Julie, encore passé, je la crois moins bégueule, mais je veux l'aimer de loin, de loin... Me voilà ton voisin : nous nous écrirons par la petite poste de Paris, qui me paraît un très-bel & bon établissement très-commode pour les gouteux, les amans & les anonymes : nous nous écrirons neuf fois par jour, s'il le faut, & nous ne nous verrons point.... Oui, toutes réflexions faites, je te dispense de venir, tu peux rester dans ton infirmerie, je te tiens quitte de ton doux baiser.... Mais, Monsieur mon neveu, mettez d'abord dans nos petits arrangemens, que je ne veux point laisser mes os à Paris : dépêchons-nous, s'il vous plaît ; vous avez deux belles épousées ; choisissez entr'elles, & choisissez vite : pour peu que vous panchiez d'un côté, ne balancez

pas... J'ai mes raisons, ... je m'entends.... Tout cela s'éclaircira.... Que sçait-on.... Mais dépêchons, mon neveu, dépêchons.



LETTRE XVIII.

CLIFORT à GEORGES THOMAS.

IL a donc fallu vous faire violence pour vous voir un instant , après trois mois d'absence.... Si peu d'empressement de revoir votre neveu , votre ami ! Ah ! mon oncle , ce n'est pas sans raison , si je me plains quelquefois de votre peu d'amitié..... Cependant c'est pour moi seul que vous avez entrepris ce voyage.... Il pourrait bien se faire qu'il n'y eût de votre part qu'un peu de singularité.

Pourquoi m'évitez-vous ? Doutez-vous que votre présence ne me soit chère ?..... Lorsque je réfléchis à l'entretien que nous avons eu ensemble , je ne conçois rien à vos

procédés , encore moins à vos discours vagues ; vous parliez autrefois plus affirmativement , vous m'indiquiez l'épouse que je devais choisir...
Je n'y comprends rien du tout.

En vain vous me laissez le choix : on n'apperçoit que trop que vous panchez toujours pour Julie ; c'est Julie que , dans tous les tems , vous avez nommée votre nièce ; vous n'en parlez qu'avec une émotion , un enthousiasme , ... un trouble ! ... Allons , je vous dois cette déférence , j'épouserai Julie , mon oncle , je l'épouserai , mais connaissez avant toute l'étendue de mon sacrifice.

J'ai des choses si basses , si humiliantes à vous révéler , je me suis si fort avili à mes propres yeux , que je crains de m'avilir aux vôtres ; mais vous exigez , sous les peines qu'impose l'amitié , que mon cœur n'ait rien

rien de secret pour vous... Apprenez le comble des horreurs.

● Lucile avait long-tems flotté entre la vie & la mort, dans cet état cruel où chaque jour détruit douloureusement l'espérance de la veille. Sa neuvieme nuit avait été si violente, que le bruit de sa perte infaillible avait effrayé mon réveil ; je volai vers elle avec un saisissement mortel, & , m'étant apperçu que ma présence lui était nécessaire, je me déterminai à ne la plus quitter. Hier, dans l'effort de son agitation, elle prononça plusieurs fois le nom de son époux, & se plaignit d'en être abandonnée. Les femmes qui l'environnaient, cherchaient à calmer sa douleur ; & , après avoir épuisé les faibles consolations que peut offrir l'espérance, l'une d'entr'elles, plus ingénieuse, lui dit d'un ton persuasif, que *l'ardeur de la fièvre avait*

sans doute effacé de sa mémoire ce qui s'était passé la veille ; que , la voyant en danger , je lui avais renouvelé mes sermens & reconnu sa fille. Je saisis avidement cet ingénieux artifice ; j'appuyais , je protestais , je persuadais , je m'applaudissais déjà du stratagème innocent qui lui rendait la vie , lorsque l'instant du repentir arriva... Le soir , je restai seul avec elle : après quelques instans d'un entretien passionné de sa part , tendre , mais contraint de la mienne , elle fut étonnée de me voir prendre mon épée. Vous sortez , Clifort , me dit-elle avec émotion ? Je sentis le pas glissant où je m'étais engagé ; je m'excusai sur le secret de notre hymen ; j'alléguai qu'il n'était pas encore tems de le révéler à Julie ; que nous devions du moins cet égard à cette fille généreuse ; que nous étions chez elle ; qu'il serait indécemment.

Je lui parlais fans doute du ton du menfonge, jufqu'alors étranger dans ma bouche ; je m'en apperçus dans fes regards : elle n'articula pas un mot ; mais fes yeux attachés à la terre , & fon front tout-à coup obfcurci d'une affreufe pâleur, ne me décélerent que trop le fupplice de fon ame.

Elle appella, demanda doucement qu'on la remît fur fon lit, leva les yeux au Ciel, & dit à l'une des femmes qui lui donnaient des fecours : ...
 » Ma chere Aménaïs, c'eft la derniere
 » fois que la trifte Lucile t'afflige &
 » t'importune ».

Je réfléchiffais cependant , je me rappellais l'état où je l'avais vûe, je fentais le danger où j'allais expofer fes jours. Julie, d'un autre côté, m'intimidait de fes regards jaloux...
 Etait-ce là le prix de l'hofpitalité, des foins compâtiffans, des veilles

même que la délicatesse de sa complexion avait supportées , pour qui ? Pour sa rivale ! pour cette même rivale qui , chez elle , presque à ses yeux ... Ah ! ce sentiment était révoltant ... Je me fis un effort : j'approchai du lit de Lucile , & lui baissant tendrement les mains que j'arrosais de mes larmes , je lui répétais une partie des froides raisons qui l'avaient si peu persuadée....

Dieu , qui connais mon cœur ! par mon aversion pour tout ce qui tient au mensonge , tu juges seul du tribut que je donnais à l'humanité ?

Croyant l'avoir un peu tranquillisée , je gagnais tristement l'issue de l'appartement.... Vous me quittez , Clifort , me dit encore Lucile..... Mon oncle ! qu'eussiez-vous dit ? Qu'eussiez-vous fait ? Ces dernières paroles , la voix qui les prononça , me navrerent le cœur ; je courus à

Lucile , il était tems : déjà sa voix entrecoupée... Rassurez-vous , m'écriai-je : heureuse épouse , embrassez votre époux.... Mon oncle , épargnez-moi le reste du détail ; Lucile m'aimait : son approche , sa respiration seule ne me fut jamais indifférente ; elle croyait être dans les bras de son époux.... Baissez le voile & plaignez-moi.

P. S.

Me conseillez-vous encore de passer du lit de Lucile dans celui de Julie ? Je l'ai promis : dites un mot , & je vous tiens parole ; mais , mon oncle , je suis un monstre qu'il est de votre honneur d'étouffer.



*BILLET DE GEORGES THOMAS
à son NEVEU.*

» JE persiste à ne point donner
» de conseils, j'ai mes raisons, n'en
» parlons plus.... A propos de rai-
» sons, Lucile avait aussi les siennes
» lorsqu'elle rejetait avec aigreur tes
» propositions de chasteté, & j'avais
» les miennes de rire. J'écoute, j'ob-
» serve & ne dis rien ».



L E T T R E X I X .

CLIFORT à GEORGES THOMAS.

AH ! périssent mille fois ces superbes idoles que l'enfer enfanta pour le supplice de l'homme ! que leurs attraits fannés , éclipsés s'évanouissent comme l'ombre ! que cette forme enchanteresse , ce langage de la volupté , ce soupir du sentiment , ce tout enfin , cet ensemble perfide qui subjugue tout d'un coup d'œil , s'anéantisse avec la rapidité du vœu coupable que je fais !

Mon cœur épuisé de tendresse , se révolte enfin contre l'auteur de son supplice : l'amour dégénère en fureur ; je suis furieux , frénétique , obsédé sans doute de quelque esprit infernal. Vous douteriez - vous

jamais? ... Ah Ciel ! concilier deux femmes ! ... Ce sont des Anges , j'en l'ai dit ; mais ces Anges-là sont antipathiques entr'eux. Il n'est pas jusqu'à Julie , jusqu'à la céleste Julie , qui n'ait trouvé le secret de me rendre à jamais son sexe odieux. Elle a sçu ma dernière , ma détestable aventure ; elle prétend qu'en effet Lucile est mon épouse.

Si j'ose répliquer , elle s'emporte ; me prodigue les noms de fourbe ; de suborneur.... Moi , mon oncle ! moi un suborneur ! ... Vous sçavez , Dieu sçait si j'ai pû m'en défendre , combien j'ai résisté : il y allait des jours de Lucile.. Julie ne m'écoute pas , persiste à me croire marié , me nomme le Prêtre , me cite des témoins , & me reproche sur-tout de lui en avoir fait un mystère.... Mon oncle , j'aurais eu bonne grace de l'appeller pour témoin.... Ah ! les

femmes sont d'une injustice , d'une aigreur , & sur-tout d'un orgueil insupportable. . . . Un crime bien plus atroce encore que j'ai commis sans le sçavoir , c'est de n'avoir pas reconnu le petit Martian... Je devais l'appeler aussi , le rendre spectateur de mes plaisirs , & lui apprendre ainsi à respecter son pere... Oh femmes ! têtes maudites ! Mais , lui dis-je , en suffoquant de colère , vous me désespérez , vous m'assassinez ; je vous jure , j'atteste la terre , le Ciel , le Diable , que vous êtes dans l'erreur : point de réplique ; elle s'échappe avec dédain ; son départ est arrêté ; elle part , mon oncle , elle me fuit ; demain est le jour funeste , je la perds pour jamais. . . . O nuit exécrée ! ô faiblesse que je crus un effort de vertu sublime ! ô Lucile ! que tes faveurs sont amères !

Je suis offensé , vivement offensé ;

& puisque Julie m'outrage , me méprise , il me reste dans la rivale une vengeance aisée , peut - être légitime.

Ils n'étaient pas encore formés , ces nœuds que Julie me reproche ; ils le feront , mon oncle , ils le feront bientôt , peut-être ce soir même. Je veux que le fracas de la fête porte demain à l'injuste Julie le remord avec le réveil : je veux que les flambeaux d'hymen éclairent son départ : je veux.... Ah ! je voulus la rendre heureuse ; puisse-t-elle l'être sans moi.



*BILLET DE GEORGES THOMAS
à son NEVEU.*

» LUCILE part , dis-tu , je le croi-
» rai quand je le verrai. Mes idées
» commencent à se débrouiller.....
» si cette nuit elle tombait en syn-
» cope , & que par un adroit strata-
» gême , ... un innocent artifice, ...
» Tu m'entends , fais-moi l'amitié
» de m'avertir..... J'ai encore mes
» raisons pour cela.



L E T T R E X X.

GEORGES THOMAS à CLIFORT.

C E pauvre Clifort ! il avait deux femmes , il n'en a plus qu'une : la fortune le sert malgré lui , & il s'afflige , ce pauvre Clifort ! En vérité , je suis tenté de m'arracher les cheveux de concert.

Sçais tu que tû m'as décrié trop tard ce sexe aimable dont tu m'as fait tant de fois l'éloge séducteur. Tu m'en as paru si long-tems enthousiasmé , qu'à force de me vanter les douceurs du mariage , tu m'en as fait naître l'envie. Il ne manquait plus à tes malheurs que de me voir marier , & de perdre , avec les biens de Julie , la succession d'un oncle

passablement à son aise. Je crois que cela t'arrivera encore.

J'épouse une veuve jeune , jolie , sage , charmante... J'aurai un héritier qui n'est point toi.... Oui , un héritier... Il ne faut pas rire ! Cependant , comme tu n'es point riche , & qu'il faut un peu d'égalité entre les hommes , je t'offre un appartement dans ma maison : j'irai m'y fixer avec ma chaste moitié : ainsi cette petite famille que tu voulais rassembler , le fera incessamment. Nous vivrons à frais communs sur le produit de nos terres communes : point de partage entre nous , tout égal entre nos enfans. Je mets à tout ceci une petite clause seulement. C'est que tu réformeras de ton premier plan de société , la communauté des femmes : chacun notre Ange , & rien de plus ! A propos d'Ange , Julie est arrivée .. Je ne sçais par quel hazard

nous nous sommes rencontrés ; n'importe, je l'ai vûe.... Elle était un peu piquée contre toi ; mais je la crois apaisée. Tu pourras la revoir bientôt , plutôt que tu ne penses..... Elle m'a confirmé ton mariage. Il s'est fait, dit-elle, avec un grand fracas , le jour même de son départ : elle s'en consolera , mon ami , on se console de tout. Je prends part à ta joie , à celle de Lucile ; tout le monde sera content. Adieu.



LETTRE XXI.

CLIFORT à GEORGES THOMAS.

ONCLE de Clifort , arrêtez ! Quelques soient mes soupçons , tremblez de les justifier. Ah Ciel ! que signifie cette Lettre enjouée & mystérieuse ? Quoi ! c'est en souriant que mon oncle me donne la mort ? Arrêtez , cruel , arrêtez. Une lueur affreuse se répand sur le sens de vos Lettres ; j'y vois naître par degrés le coupable amour.... Ce portrait , cet enthousiasme , ... ces idées vagues , & tout à coup un mariage conclu , arrêtez , dans l'instant même où Julie..... Tout confirme mes craintes ! Cependant , s'il en est tems encore , différez au moins d'un jour , apprenez le dernier revers qui manquait à

mon infortune... J'ai perdu Lucile : arrachez-moi Julie si vous l'osez.

Vivement offensé de l'injustice de Julie, de sa prévention bizarre, obstinée, j'avoue que j'affectai d'irriter sa jalousie, je feignis les apprêts d'un hymen qui n'est point accompli, qui ne s'accomplira jamais.... Je la vis partir avec un dépit mortel, & , dans l'égarement de ma raison, je portai à Lucile mon désespoir & mes larmes pour garants de mon amour. Il ne fut pas en moi de contenir ma douleur ; elle éclata avec violence. Blessé d'un trait mortel, je crus que tout devait finir avec moi ; je ne ménageai point la sensibilité de Lucile : elle était à peine convalescente ; vous avez su le genre, le degré de son mal, & le fatal remède qui le pallia quelque tems. Elle était encore dans cet état d'épuisement où le moindre souffle ouvre la

la

la tombe entr'ouverte , lorsque ces apprêts affectés vinrent allarmer encore sa tendre sollicitude. Elle croyait être mon épouse , & ne concevait pas l'objet de cet appareil : je ne lui déguisai rien de la vérité. D'abord elle vit avec douleur que je l'avais trompée ; elle n'examina pas si j'avais fait ce sacrifice au desir de la conserver , si j'avais pû m'en défendre , si ce mensonge était l'enfant du crime ou de l'humanité.... (Les femmes sont dispensées par état de tout examen.) Elle se crut trahie , & ne voulut rien entendre : elle s'exhala en reproches , dont mon chagrin farouche ne tempéra pas l'amertume. Le ton dont je lui parlai , l'air de désespoir qui me rendait effrayant , les traces de mes larmes , le désordre de ma raison , tout lui décéla l'état de mon cœur. Elle apprit au moment même le départ de

Julie : elle imagina que ces apprêts lui étaient réservés ; que je ne lui donnais la main qu'au refus de sa rivale. Je me justifiai mal , & ne la persuadai point..... Elle insiste , je m'emporte ; ses larmes aigrissent mon courroux : je m'échappe furieux , & m'enferme le reste du jour (jour du départ de Julie.) Je ne vous dirai pas quelle fut la nature de mes réflexions : j'en fis peu , je sentis encore moins , je ne versai pas une larme ; je passai la nuit dans un état de sérénité que je n'avais pas éprouvée depuis long - tems ; mon sommeil fut profond & tranquille. A mon reveil , je m'examinai froidement sur le parti que j'avais à prendre : le premier qui se présenta , fut d'épouser Lucile. Je me serais déterminé de même au secours du poison..... N'importe , je marche gravement à l'appartement de Lu-

eile ; je voulais la conduire à l'Autel ;
 elle descendait au tombeau. La
 pâle lueur d'un flambeau presque é-
 teint , se mêlait avec effroi au triste
 crépuscule d'un jour sombre & char-
 gé d'oragés. A cet horrible mélange
 de clartés funébres , j'apperçois un
 billet ouvert , des caractères inéga-
 lement tracés , un vase à moitié rem-
 pli d'une liqueur infecte... Je lis en
 tremblant le billet que voici.

» IL y a long - tems , Clifort ,
 » qu'ennuyée de la vie , j'essayais
 » chaque jour mon courage , &
 » toujours sans succès : aujour-
 » d'hui une force inconnue me fait
 » envisager la mort sans effroi. J'a-
 » vais appelé Juliette : mon des-
 » sein était de la dégager aussi des
 » funestes liens qui l'attachent à la
 » vie.... La main d'une mere est mal

» assurée ; j'ai pâli , je n'ai pû..... Je
 » l'arrache à ma propre fureur , &
 » la conduis dans un azyle où l'on
 » respecte l'infortune. Ce devoir
 » rempli , Lucile ne fera plus ».

Je vole sur le champ à sa poursuite ; j'arrive à Fontainebleau , où , sur les indices que j'en ai donnés , on prétend qu'elle a passé la nuit. Cent émissaires en font la recherche , tandis que je vous écris..... Je tremble d'apprendre ma perte..... Tremblez de m'avoir tout ôté..... Je suis peut être dans l'erreur ; mais si le choix que vous m'annoncez , s'est fixé sur Julie , frémissez , mon oncle ; vous croiriez avoir fait beaucoup pour moi : je préfère le poison , l'échafaud même. Julie est à moi : si vous me la ravissiez , ses remords égaleraient les vôtres. Attendez

dez du moins , attendez que vous le
puissiez sans crime.... Ah Ciel !
J'entends.... M'apporte-t-on la vie
ou la mort ?



LETTRE XXII.

GÉORGES THOMAS à CLIFORT.

IL est trop tard , mon ami , tes menaces , tes imprécations , tes terreurs que je crois peu fondées , n'empêcheront pas que l'infortunée Julie ne soit à jamais l'heureuse épouse de Georges Thomas : il est trop tard d'un jour.

Cesse de réclamer des droits abjurés par toi-même ; & , lorsque le Ciel daigne étendre sur toi sa bienfaisante main , ne l'indigne pas par une ingratitude aussi basse qu'elle est bizarre.

Si j'ai fait quelque chose pour toi , sois ingrat : je n'ai jamais espéré de l'homme un sentiment plus juste , mais adore la Providence , je ne suis

que l'instrument de ses bienfaits.

Quel était donc ton espoir , homme cupide & licentieux ? De conserver deux femmes ! L'osais-tu ? L'espérais-tu ? Le pouvais-tu ? ... Je partage tes peines au lieu de condamner tes erreurs ; j'approuve , j'autorise ta juste sensibilité ; j'entre dans des détails que tout autre que moi eût rougi de connaître : je cherche avec toi les moyens de tout concilier.

Mere plus tendre qu'amante passionnée , Julie me paraît plus propre à des vûes folles à mon âge , vûes que l'aveugle amitié peut seule rendre excusables.... Je forme dans mon cœur un projet que ma raison combat ; j'observe , je diffère , je démêle dans tes Lettres une préférence marquée pour Lucile ; je vois que le devoir seul t'impose envers Julie une contrainte pénible à ton amour ; j'apprends que , sous le prétexte

plausible de la nécessité , tu contractes encore un engagement avec Lucile. Julie , répudiée par ton choix , témoin du triomphe de sa rivale , s'échappe avec son fils. Ce jeune infortuné se jette dans mes bras : sa mere me le confie , pleure sur son opprobre & non sur elle : alors mon cœur s'ouvre avec transport au cri de l'humanité. Ce n'est point un époux qu'il faut à Julie , c'est un pere qu'il faut à Martian. Il est digne d'en avoir un ; je me crois digne de l'être , & je le suis ! Je le reçois dans mon sein , j'efface son opprobre , j'essuie les larmes de sa mere , j'étouffe tes remords dans les bras de Lucile ; voilà ce que j'ai fait , osé me le reprocher.... Eh ! qu'ai-je fait pour moi ? Suis-je d'un âge , d'un caractère à brûler des feux ? Moi amoureux ! Je le fus à vingt ans ; il y en a quarante que je déteste l'instant.

l'instant où je le fus..... J'aimai la gloire de ma Patrie , de ma maison ; j'aimai l'humanité , toi ingrat , & rien de plus. Si l'estime la plus pure , l'intérêt le plus tendre , ont présidé aux nœuds qui m'unissent à Julie , c'est un bienfait du Ciel : il mit toujours un prix aux bonnes actions. En un mot , Julie est mon épouse ; Lucile sera bientôt la tienne : (car je ne crois gueres aux femmes qui s'empoisonnent.) Il fut un tems où ni l'une ni l'autre n'osaient espérer un époux ; il fut un tems où Martian & Juliette n'osaient espérer un père : ils en ont un l'un & l'autre ; il fut un tems où ton dernier espoir était dans le crime : aujourd'hui ta félicité va être aussi pure que la mienne..... Rentre donc dans toi-même , & rougis de ton injustice. Je te l'ai dit déjà , l'amour n'eut point de part à tout ce que j'ai fait ; un sentiment

plus saint assure à Julie , à son fils , un bonheur plus durable. Courbé sous le faix des ans , consumé par mes longs travaux , reste infortuné de moi-même , je sçais m'apprécier , je sçais que je n'ai fourni à l'opinion qu'un vain titre , aux loix qu'un simulacre de pere , qu'un fantôme de mari ; mais Julie ne voulait précisément que ce fantôme respectable. Je lui ai promis d'être son pere & celui de son fils ; je n'ai donc rien promis au-delà de mon pouvoir !

Oui , je ferai leur pere , je ferai le tien , celui de Lucile , celui de tes enfans ; je demande au Ciel quelques années encore pour vous rendre tous dignes de ses bienfaits. Songe que tu m'as nommé toi-même le pere de ta petite famille ; j'en accepte avec transport le titre auguste & désiré : ma tendresse inépuisable peut vous

suffire à tous ; mon cœur , tout ce que je suis , tout ce qui est à moi vous appartient à tous. Clifort , je t'invite encore au partage ; rassemblons-nous enfin sous les auspices de la vertu : que tes derniers neveux bénissent ma mémoire : que tes enfans honorent leurs meres : que la postérité , étonnée de tes malheurs , s'étonne encore davantage de ta félicité prochaine. Lorsque tu fermeras mes yeux , dis à ta famille attendrie : *Ne pleurez pas , mes enfans , il fit des heureux.... Il le fera...* Mais l'impatiente Julie veut ajouter quelque chose à ma Lettre ; je lui cède la plume.

» Moi , des remords , Clifort !
 » Pourquoi donc aurais-je des re-
 » mords ? Vous aurais-je offensé ?
 » Aurais je porté quelque atteinte à
 » votre honneur , à votre état , à
 » celui de vos enfans ? J'en aurais

» fans doute , & je plains tout mau-
 » vais cœur qui. Mais tout est
 » réparé ; rentrez dans le calme ,
 » jouissez du prix des vertus de votre
 » oncle.

» Vous menacez , Clifort ! Eh !
 » mais , fans chercher à rappeler des
 » tems qui ne font plus , des outra-
 » ges effacés , quel est celui de nous
 » qui a droit de se plaindre ? . . . Non
 » que je me plaigne , gardez-vous de
 » le penser ! Je bénis mon destin , je
 » bénis mon bienfaiteur , je vous
 » bénis vous même comme la cause
 » indirecte du bonheur dont je jouis ;
 » mais , puisque l'on m'accuse , je
 » dois me justifier ; votre oncle m'en
 » a donné l'exemple : si cette ame
 » sublime est descendue jusques-là ,
 » quel mortel oserait rougir sur ses
 » traces ?

» Vous crûtes m'aimer , je vous
 » aimai en effet ; un malheur inoui ,

» des obstacles que je n'ai jamais
 » bien approfondi, s'éleverent entre
 » nous : vous m'abandonnâtes au
 » désespoir, à cet état horrible où
 » la mort est l'unique recours de
 » l'homme sensible à l'honneur ;
 » mais l'excès de mon malheur même
 » me fut ma sauve-garde funeste ; &
 » ce qui mit le comble à mon opprobre , fut le lien fatal qui m'attachât à la vie. Ce fut ce même
 » Martian qui, m'arrachant à ma retraite au bruit de votre infortune ,
 » me rappella vers vous. Pensez-vous
 » que Julie , après quinze ans de
 » honte & de larmes , dût vous porter alors un cœur ouvert à la tendresse ? Non ; Clifort ; la faculté
 » d'aimer , long-tems suspendue dans
 » mon cœur , attendait , pour agir ,
 » que Martian lui donnât l'impulsion. Le pere de Martian pouvait
 » ranimer seul cette ame aimante ,

» trop long-tems assoupie ; je crus
 » le retrouver en vous. Dans ces pre-
 » miers instans , si je ne vous vis pas
 » avec tendresse , du moins je vous
 » revis sans haine ; c'était beaucoup ,
 » Clifort ! J'espérai , j'attendis , je
 » dissimulai mes chagrins ; mon at-
 » tente s'évanouit ; je me retrouvai
 » précisément à cet instant où je ne
 » vous devais que de la haine.... Je
 » ne vous ai donc plus aimé ! Je ne
 » vous ai donc rien promis ! Vous
 » êtes donc injuste de vous plaindre ,
 » & d'autant plus injuste que vous
 » avez été plus inhumain , que vous
 » n'avez pas daigné donner votre
 » nom à celui à qui vous osâtes don-
 » ner le jour. Hélas ! je bornais là
 » tous mes vœux : à ce prix , j'aban-
 » donnais ma fortune à ma fière ri-
 » vale ; vous avez méconnu votre
 » fils. Il a trouvé un pere , ce fils
 » infortuné : je l'ai trouvé ce mortel

» généreux qui , effaçant l'outrage de
 » mon front , le fait réjaillir sur le
 » vôtre. Je mets en lui ma gloire ,
 » mon bonheur & ma joie. Après
 » quinze ans d'un pénible sommeil ,
 » mon cœur reprend ses droits &
 » son activité. Un nouveau jour me
 » luit , un nouvel effor m'entraîne
 » vers le bienfaiteur de mon fils ; je
 » n'examine point quel est le mortel
 » qui passe tout - à - coup dans mes
 » bras étonnés ; je vois le pere de
 » Martian , & dans ce titre seul , mon
 » ame contemple avec transport le
 » restaurateur de mon être ; mon
 » amour , réservé au seul pere de
 » Martian , ne consultant ni le nom ,
 » ni l'âge , s'échappe avec rapidité ,
 » m'enflamme pour votre oncle ,
 » qu'il embellit des traits de la jeu-
 » nesse. J'ai crû devoir vous dire une
 » fois dans ma vie ma façon de pen-
 » ser : je ne suis pas assez contente

» de moi pour me chérir moi-même :
 » je m'aime dans mon fils, j'aime tout
 » en lui : de tout ce qui le touche ,
 » rien ne peut m'être indifférent : avec
 » lui , je vous aurais aimé , beaucoup
 » aimé sans doute : sans lui , je ne
 » vous dois rien. Vous ne me devez
 » rien ; je suis heureuse ; puissiez-
 » vous l'être. Adieu , Clifort.



LETTRE DERNIERE.

CLIFORT à GEORGES THOMAS.

O Mon Ange tutelaire ! prenez part à ma joie, j'ai retrouvé Lucile... Elle est pour jamais votre nièce.... Je viens.... Je fors de ses bras.

Son dessein , avant de quitter la vie , était de revêtir sa fille du cilice funeste : elle s'était précipitée dans un de ces gouffres sanctifiés par l'erreur où la frénétique jeunesse ensévelit avec ses charmes l'espoir de la société ; & déjà Juliette effacée du nombre des vivans.... Ah Dieux ! je frémis quand j'y pense.... Je lui ai donné une seconde vie, mon oncle ; je l'ai arrachée à ces retraites sépulchrales ; j'ai conduit sa mere à l'Autel ; j'y ai porté Juliette en triom-

phe. Là , à la face du Ciel , j'ai renouvelé des sermens dont le premier vous concerne , celui de mourir un instant avant d'être ingrat. Là votre nièce a formé des vœux dont le plus saint , le plus invariable , fut dicté par l'amour que vous nous inspirez. Grand Dieu (a-t-elle dit) retranchez du printems de mes jours pour ajouter à son automne ! Là Juliette enfin (offrant à l'Eternel des fleurs qu'elle-même a cueillies) lui adressa cette innocente priere :

» O Vous qui donnez un pere à
 » l'orphelin , vous récompensez sans
 » doute les bonnes actions ; veillez
 » sur les jours du bienfaiteur de ma
 » famille entiere , & que l'encens
 » de ses vertus s'élève jusqu'à votre
 » Trône , comme le parfum de ces
 » fleurs ».... Le Ciel nous a exaucés sans doute : je le sens au desir secret qui nous presse de nous unir à vous.

Nous lui obéissons avec transport ,
& demain vous verrez vos enfans
aux genoux de leur pere... Adieu ,
mon oncle, mon excellent oncle ,
mon... mon Dieu sur la terre.

F I N.

1. The first part of the document is a letter from the President of the United States to the Congress, dated January 1, 1861. It is a very important document, as it is the first official communication of the new President to the Congress. The letter is written in a very formal and dignified style, and it contains a great deal of information about the President's views on the issues of the day. The President, James Buchanan, is a man of great ability and experience, and his letter is a masterpiece of statesmanship. It is a document that has been read and studied by generations of Americans, and it is one of the most important documents in the history of the United States.

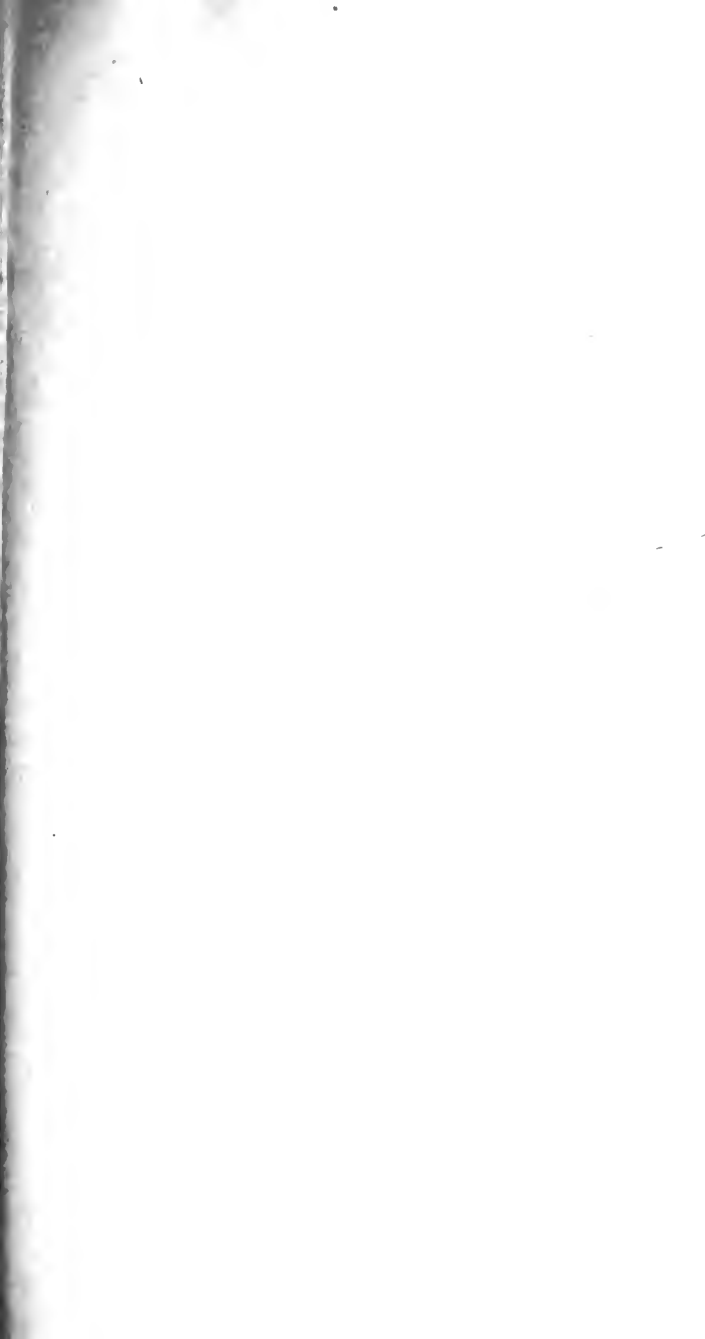
This image shows a blank page from a scanned document. The paper has a light beige or off-white color. It is covered with many small, dark, irregular specks and dust particles, which are most visible against the lighter background. There are no markings, text, or illustrations on the page.











iothèque
d'Ottawa
ance

The Library
University of Ottawa
Date due

--	--	--



a39003



009592451b



